Illinois U Library

NUMÉRO 115 27 SEPTEMBRE 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MARECHAL SANS GLOIRE

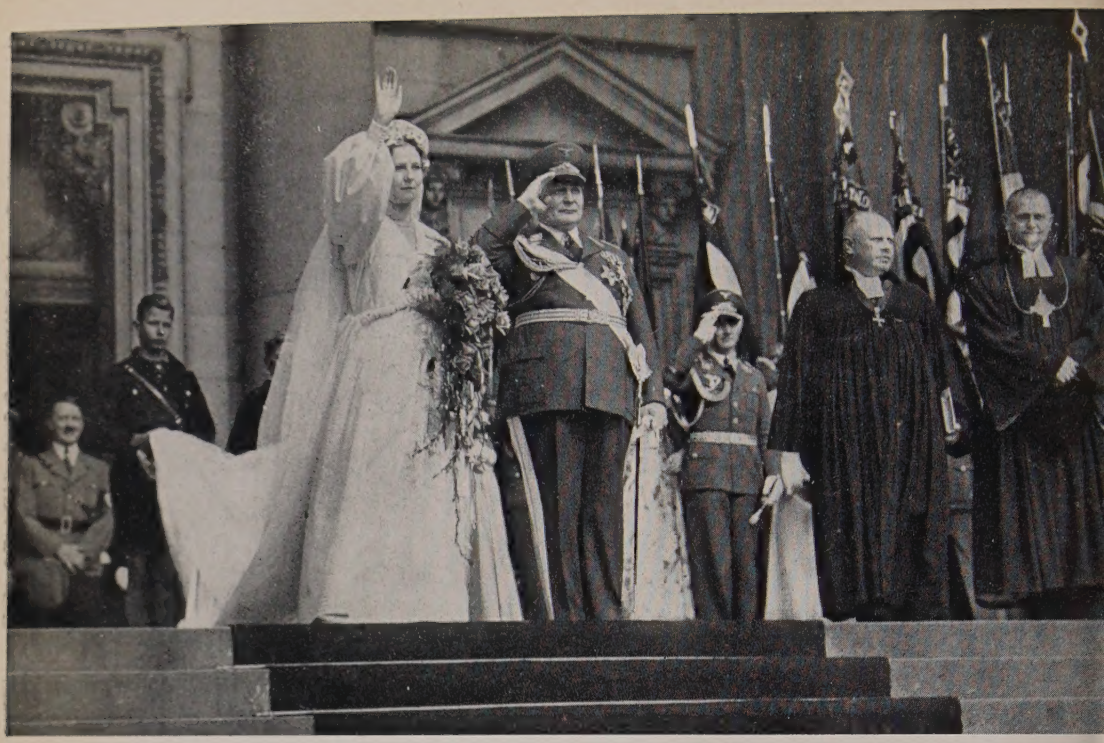
OU

La vie orageuse de Hermann Gœring

II

par Ewan BUTLER
et Gordon YOUNG

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e



Ci-dessus : *Gœring et sa deuxième femme, Emmy Sonnemann sortant de l'Hotel de Ville après* mariage *auquel a assisté Hitler* (dans le fond, à gauche) ; Ci-dessous : *le Feldmaréchal Gœrin* l'issue *d'une cérémonie en l'honneur de la Luftwaffe, encadré par l'amiral Räder* (à gauche) e *général Keitel* (à droite).

MARECHAL SANS GLOIRE

OU

LA VIE ORAGEUSE DE HERMANN GŒRING

par EWAN BUTLER
et GORDON YOUNG

II

traduit de l'anglais par
A. RAVAUT et Y. MASSIP

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Librairie ARTHEME FAYARD.

Supplément au N° 363 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

SELF MADE MAN

URANT l'été 1933, il était bien agréable d'être un *Alter Kämpfer* (vieux lutteur) dans le mouvement national-socialiste. Hitler était en train de mettre en pièces la structure politique de l'Allemagne afin de pouvoir la reconstruire selon ses des-
. Dans tout le Reich, les chefs et les hauts tionnaires des Etats, les bourgmestres, les s de police et autres fonctionnaires furent is sans façon de leurs fonctions, et il se vait toujours, parmi les *Alter Kämpfer* un pert » désireux et impatient d'assumer un oi vacant. Quiconque disposait d'une cer- influence dans les cercles nazis pouvait ement trouver de l'argent. Nombre de gens es et éminents, trop lents à prévoir la tour- que prendrait la politique, aspiraient tenant à se joindre aux nazis, consentant mettre le prix. Les « experts » pouvaient er dans toutes les bourses et avoir accès dossiers de police qui, convenablement sés, pouvaient devenir infiniment précieux. ce que découvrirent, ainsi que l'avait fait ing avant eux, les nazis subalternes durant premiers mois de pouvoir.

Au début de 1933, Gœring avait déjà conféré avec un certain Erhardt Milch, le créateur du grand réseau de la Lufthansa. Ignorant de la technique moderne, Gœring eut tôt fait de découvrir en Milch le seul homme en Allemagne connaissant à fond la question et capable de l'exploiter. Il se réserva le poste de commissaire du Reich à l'aviation, et Milch, en devenant commissaire-député, accomplit toute la besogne.

Gœring pensa que ces fonctions devaient comporter un uniforme, mais un uniforme spécial, bien différent de la culotte et de la chemise brune des S. A. sur laquelle s'étalaient mal ses décorations, et peu seyants à un homme dont le poids approchait de 130 kilogs. Ce poste de commissaire du Reich à l'aviation n'existant pas encore, il appartenait à son détenteur d'en dessiner le modèle. Il décida de s'inspirer de la coupe déjà utilisée par la Royal Air Force et, au printemps de 1933, Gœring parut donc revêtu d'un uniforme très semblable à celui de la R. A. F. et ne différant de celui qui se portait à Granwell ou à Hendon que par les insignes de la casquette, les écussons du col, le baudrier et le lourd enchevêtrement des aiguillettes. C'est dans cette tenue qu'il se rendit de nouveau au Vatican, durant ses vacances d'avril en Italie et avoua, dans sa

bonhomie de circonstance, qu'il se sentait plus à l'aise dans ces vêtements que dans ceux qu'il avait revêtus depuis 1918. Cette tenue était sensée être celle des « aviateurs allemands amateurs » dont Gœring avait pris la direction.

Le capitaine n'endossa pas seulement cet uniforme lors de sa visite au Vatican ; durant ses vacances, il se rendit dans des lieux plus mondains. Après l'une de ces visites, plusieurs jeunes pilotes expérimentés de la Lufthansa (parmi lesquels se trouva un certain Adolf Galland dont la future carrière sera évoquée plus loin) furent priés de se rendre secrètement, en mai 1933, dans son bureau de la Behrensstrasse, à Berlin, où Gœring les avait convoqués. Le commissaire du Reich à l'Aviation et ministre-président de Prusse leur parla de la merveilleuse carrière qui s'offrait à eux. Ils allaient se rendre en Italie pour suivre les cours de tactique et de chasse aériennes que leur donneraient des officiers de la *Regia Aeronautica*. Il avait personnellement pris toutes les dispositions nécessaires pour qu'ils fussens bien reçus là-bas.

Une autre passion à laquelle sa situation éminente lui permettait de s'adonner était la chasse. Deuxième personnage du Reich après Hitler, et l'un des meilleurs tireurs d'Allemagne, il pouvait, évidemment, se rendre à toutes les parties auxquelles on le conviait. Mais cela ne suffisait pas. Il lui fallait une titularisation lui permettant non seulement de surpasser tous les chasseurs du Reich, mais de protéger plus efficacement le gibier sauvage.

Gœring éprouvait un amour sincère pour les animaux. L'une des premières mesures prises par le Premier de Prusse fut de signer un décret interdisant la vivisection. Devenu *Reichsjagermeister* (Grand Veneur du Reich), il fut en mesure de s'intéresser officiellement à l'élevage et à la préservation du gros gibier, en se servant de la loi. Hitler, qui n'avait aucun penchant pour le sport en général, ne fit aucune objection à ce nouveau caprice, ni à la singulière tenue que le Grand Veneur avait conçue pour lui-même : chemise de soie blanche aux manches bouffantes serrées aux poignets, sur laquelle était passée une tunique sans manche faite de cuir souple, ajustée par une ceinture également de cuir. Un gros couteau de chasse complétait l'accoutrement.

Enfin se posa la question du logement. Pour un Premier ministre de Prusse, il ne pouvait évidemment être question d'un appartement dans le Kaiserdamm, et, de toute façon, sa situation lui donnait droit à une résidence officielle à Berlin. Gœring trouva la maison peu conforme à ses goûts : elle était sombre et sinistre, les papiers des murs et les décorations démodés, l'ameublement lourd et triste. Rien ne pouvait satisfaire le nouveau Premier ministre, sinon que les contribuables lui fissent construire une résidence digne de sa situation dans le Reich. La Gestapo de Diehls, qui opérait depuis quelque temps sans enthousiasme de la maison de Karl Liebknecht, l'ancienne citadelle communiste, se préparait à transférer son siège dans un endroit plus approprié et avait réquisitionné le Musée du Folklore, dans la Prinz-Albrechtstrasse. Gœring estima que sa résidence urbaine devait être conforme à sa puissance et à sa richesse. En juin 1933, des ouvriers commencèrent à déblayer le terrain à l'angle des rues Prinz Albrecht et Stresemann. Le nom de cette dernière voie représentait, toutefois, pour le maître de la Prusse, une insul était inconcevable qu'il pût habiter un portant le nom d'un politicien bourgeois, pacifiste, personnification de tout ce qu nazis avaient juré de faire dispar L' « *Oberbürgermeister* » de Berlin fut t fait d'accord à ce sujet avec le *Herr Min präsident*. Il fallait changer le nom de la Le *Herr Ministerpräsident* avait-il une p rence pour une nouvelle dénomination ? tainement. Pourquoi pas une *Hermann-Gœ strasse* ? Cela sonnait très bien. L'*Oberbü meister* était aussi de cet avis, et l'affair conclue à la satisfaction de tous les intér

En tant que Premier ministre de Pr Gœring exerçait sa haute autorité su « Théâtre d'Etat de Prusse ». Il fit donc Emmy Sonnemann, lui conféra le titr *Staatschauspielerin* (actrice d'Etat) avec portants appointements et put ainsi goûter fois de plus, le plaisir de sa compagnie sa conversation.

Il n'oubliait jamais, toutefois, Carin e amis suédois. Au mois de juin, la nièc Carin, Brigitta von Rosen, se maria au ch de Rockelsta ; « l'oncle Hermann » se jo à la fête familiale organisée à cette occasi

Après la cérémonie du mariage, le ve rendit au cimetière de Lövö et command nouvelle pierre tombale. Il regagna Berli avion, après un atterrissage forcé à Ka fermement décidé à revenir bientôt en S et à se retremper dans l'atmosphère accue te d'une famille d'aristocrates sur laquelle, sait-il, il avait fait impression.

A Berlin, les ennuis s'accumulaient. Les ports entre Gœring et Röhm, entre la poli les S. A. allaient de mal en pis ; mais l'I n'était pas encore venue de frapper Röh chef d'Etat-major des S. A. s'accrochai ambitions qu'il avait nourries depuis les miers jours qui virent naître le mouvemer tional-socialiste. Il se voyait à la tête grande armée de Chemises Brunes qui r rait qu'une bouchée de la Reichswehr. I avait beau être le Bismarck du vingtièm cle, lui, Röhm, tirerait l'épée capable d donner sa grandeur à l'Allemagne. Au su Röhm était un révolutionnaire ne cachan son mépris pour le luxe qui comptait tan yeux de Gœring.

En face de ces ambitions, Gœring m en concurrence sa police prussienne et la tapo, conscient que ces deux forces, qu impressionnantes qu'elles fussent, ne suffi quand même pas à détruire les plans d'u nemi dont les exploits étaient connus de les S. A. depuis la frontière autrichienn qu'à la Baltique et des Marches Polonaise qu'au Rhin. Il avait besoin d'un allié ; tarda pas à le choisir.

Tout comme Gœring, Heinrich Himmler de famille bourgeoise. Son père, haut fon naire dans l'administration bavaroise, destiné Heinrich à la carrière universitai guerre mit fin à ces aspirations, et, la pa venue, le jeune homme étudia l'agricult l'Université de Munich, travailla dans u brique de colle et s'inscrivit au parti na les premiers jours. Il assista au *putsch de* — portant même, en ce jour infortuné, la nière à croix gammée — et fut nommé en au commandement des S. S., l'élite en noire de l'armée nazie.

Dès l'accession de Hitler au pouvoi

me mince et laid, portant lunettes, se don-
our tâche d'accaparer l'autorité policière
Allemagne. En Prusse, Gœring l'avait de-
é, mais la Prusse n'était pas toute l'Alle-
ne. Himmler devint Président de la Police à
ich, en mars 1933, et de la police politique
oute la Bavière en avril. La complète réor-
sation des gouvernements des Etats alle-
ds qui s'ensuivit lui fournit sa chance. Il
eta de se rendre maître de toutes les forces
olice hors de la Prusse.

nnaissant cette ambition, Gœring prit
mler pour confident. Tous deux haïssaient
m. Avec l'appui de Gœring, Himmler exer-
it donc son contrôle sur la police provin-
, tandis que Gœring conserverait sous le
la police prussienne. Himmler comman-
déjà les S. S., les deux hommes disposè-
nt ainsi entre eux d'une force capable à
moment d'affronter les S. A. de Röhm,
une bonne chance de succès. Comme chef
S. S., Himmler était administrativement le
rdonné de Röhm ; ce ne devait être toute-
que pour peu de temps.

ering se rendit en Suède peu après son
c, croyant y trouver un baume à son or-
l blessé, mais là aussi le sort lui fut contrai-
l se rendit sur la tombe de Carin, surmon-
naintenant d'une « svastika » de pierre et
èposa une reproduction fleurie du même
ème. La princesse de Wied, qui avait mis
ois son cuisinier à la disposition de Carin
ccasion de réceptions à la Badenstrasse,
mpagna le visiteur au cimetière. Gœring
l payé de retour ces marques d'amitié en
urant à son mari le poste de ministre alle-
d en Suède. Ce soir-là fut marqué par un
gréable petit incident au Théâtre Oskar
tockholm. Au moment où le Premier minis-
de Prusse prenait place dans sa loge, un
iant cria : « A bas Gœring, l'assassin des
illeurs ! » et dut être expulsé. De surcroît,
ndemain, la *Svenska Dagbladet*, le journal
ois le plus influent, déplora que l'hôte émi-
eût eu le mauvais goût de déposer une
« gammée sur la tombe de sa femme et,
ques jours plus tard, un certain nombre
itoyens suédois exprimèrent leur désappro-
on d'une manière plus directe : ils enlevè-
la « svastika » fleurie et couvrirent celle
ierre d'une feuille de papier portant ces
:

Un groupe de Suédois se considère offensé
'acte de vandalisme commis sur cette pier-
ar l'allemand Gœring. Que celle qui fut sa
ne repose en paix, mais que l'on nous épar-
la propagande allemande sur sa tombe ! »

ering ne cacha pas sa colère. Le prince de
l protesta auprès du gouvernement suédois
xprima poliment son regret de l'incident.
ui n'apaisa pas Gœring pour autant, pas
que les fleurs déposées sur la tombe par
amis et des partisans suédois, ni le ton
athique arboré par la plupart des jour-
. Il repartirait avec le corps de Carin en
agne où, à quelque endroit qu'il se trou-
la dépouille mortelle serait du moins à
d'une nouvelle profanation. En consé-
ce, un magnifique cercueil d'étain fut
nandé et Hermann Gœring quitta un pays
ainsi qu'il avait pu s'en rendre compte,
tait devenu hostile. Il ne devait plus y
ir.

ndis que 1933 tirait à sa fin, Himmler étendait sa puissance sur la police politique de toute l'Allemagne.

Dans l'invervalle, Gœring avait été élevé à de nouvelles dignités. Un ministère de l'Aviation fut créé — de l'aviation civile, ainsi qu'on l'assura aux anciens ennemis de l'Allemagne — dont il devint le titulaire. Désormais, les charges se révélaient trop lourdes pour un simple capitaine honoraire (lieutenant en titre). Il ne fallait pas moins d'un officier ayant rang de général de la Reichswehr pour assumer la responsabilité des services nombreux et variés qui dépendaient maintenant de Hermann Gœring. C'est ainsi qu'un communiqué spécial annonça sa promotion à ce grade.

Le procès du simple d'esprit Van der Lubbe, finalement jugé et condamné à la fin de l'année pour l'incendie du Reichstag, ne procura pas tous les avantages politiques qu'il espérait. Il avait commis l'erreur de faire mettre en accusation, avec Van der Lubbe et Torgler, le chef communiste allemand, trois communistes bulgares : Popoff, Taneff et le redoutable Georgi Dimitroff, l'un des membres les plus capables et les plus intrépides de la hiérarchie rouge internationale qui entreprit de plaider lui-même pour la défense, au banc des accusés.

En présence d'un président de Tribunal, le Dr. Bünger, déjà dûment chapitré lorsque le général Gœring décida de témoigner pour l'accusation, d'assesseurs et d'avocats des deux parties parfaitement conscients de ce que l'on attendait d'eux, Dimitroff, que sa violence avait fait expulser plusieurs fois de la salle, ne se montrait nullement impressionné par la silhouette massive qui s'était dépensé une bonne partie de la journée en extravagantes déclamations.

Plus le Premier ministre de Prusse s'emportait, plus Dimitroff demeurait calme :

— Ces questions vous effraient-elles, *Herr Ministerpräsident* ? demandait-il doucement.

Ces mots faisaient perdre tout contrôle au général dont la patience n'avait jamais été le point fort :

— Vous ne me faites pas peur le moins du monde » hurla-t-il. « Vous... criminel ! Je ne suis pas disposé à me laisser questionner par vous ! Vous regretterez ces paroles si je remets la main sur vous à votre sortie de prison ! »

L'inopportun prisonnier fut alors emmené, tandis que le général Gœring s'appuyait contre une chaise, quelque peu épuisé. On convint qu'il ne s'était pas tiré à son avantage de la controverse.

Il n'attrapa pas davantage Dimitroff lorsque celui-ci sortit de prison quelques semaines plus tard. Seul, van der Lubbe paya de sa vie l'incendie du Reichstag ; il fut exécuté en janvier 1934. Mais van der Lubbe était un pauvre être, arriéré et sans amis. Torgler, Dimitroff, Popoff et Taneff furent acquittés. Quelques mois après, Dimitroff se trouvait à la tête du Komintern et tout à fait hors d'atteinte, même de la vengeance de Hermann Gœring.

En janvier, il apparut évident à celui-ci qu'en dépit de sa grande activité — et il travaillait beaucoup à l'époque — il ne pouvait espérer conserver tous les pouvoirs dont il était maintenant investi. L'organisation de l'armée aérienne devenait une obsession.

Le Dr. Frick, ministre de l'Intérieur, bénéficia de ce renouveau d'enthousiasme. Il réalisait enfin son ambition dont on l'avait frustré un an auparavant. Ce fut à lui, et non à la

Gestapo, que furent transférées la plupart des fonctions du ministre prussien de l'Intérieur.

Gœring ne s'embarrassait pas de détails techniques. Il appartenait au colonel Milch, au colonel Walther Wever — par la suite premier chef d'Etat-major de la Luftwaffe — et à des constructeurs comme Willi Messerschmitt, le professeur Heinkel et le professeur Tank, de s'occuper de ces questions fastidieuses. Malgré tout l'enthousiasme qui l'animait en ces premiers jours, Gœring ne voyait Milch en moyenne qu'une fois tous les trois mois. Il signait les décrets nécessaires pour obtenir les hommes, l'équipement et les matières premières que les experts réclamaient pour les usines, et laissait chacun à son travail. Pour le moment, d'autres problèmes retenaient une grande partie de son attention.

En avril 1934, le domaine policier de Heinrich Himmler reposait sur des fondations sûres. A l'exception de la seule Prusse, il commandait toute la police régulière et politique de l'Allemagne. Le moment était venu d'étendre également son influence sur la Prusse.

Himmler parvint à son but grâce à un procédé de chantage discret. Il parla à Gœring de l'ambition outrecuidante de Röhm. Les S. A. ne comptaient maintenant pas moins de deux millions d'hommes. Depuis quinze ans, Röhm avait projeté de mettre sur pied une armée capable de supplanter la Reichswehr. Aujourd'hui, l'Allemagne se trouvait à la veille d'annoncer au monde qu"elle se proposait enfin de défier les stipulations du Traité de Versailles en constituant une armée permanente aux effectifs de son choix. Les S. A. auraient alors automatiquement une influence prépondérante dans l'armée, qu'elle que fût la répugnance du général von Blomberg, le ministre de la Reichswehr, à cette perspective, et Röhm deviendrait l'homme le plus puissant du Reich.

Bien que son ami Gœring fût général de la Reichswehr alors que le grade de Röhm ne dépassait pas celui de lieutenant-colonel — et dans l'armée bolivienne — cet heureux état de choses, souligna Himmler, ne durerait pas lorsque Röhm aurait fourni deux millions d'hommes bien entraînés à la Reichswehr. D'autre part, Röhm écarté, Gœring pourrait sûrement aspirer à devenir un général de la Reichswehr autrement que de nom. Ils avaient toujours eu l'intention de régler un vieux compte avec Röhm. Maintenant, Himmler était partisan d'agir vite avant qu'il ne fût trop tard ; ne serait-il pas préférable, d'ailleurs, que la police et les S. S. fussent, à cette occasion, sous une seule direction ? A moins qu'il n'exerçât son contrôle sur la Gestapo prussienne, Himmler ne pouvait répondre du succès de l'entreprise. Plusieurs semaines de préparatifs laborieux seraient nécessaires avant de songer à refermer le filet sur Röhm, ses acolytes des S. A. et sur un certain nombre d'autres personnes dont les noms figuraient sur la liste dressée par Gœring et Himmler. Diehls avait montré des qualités d'organisateur, mais il n'était pas, dans l'opinion de Himmler, l'homme qu'il fallait pour diriger le genre d'action que l'on envisageait. Jour après jour, Himmler spécula sur l'ambition et la soif de vengeance qui animaient Gœring et il finit par atteindre son but. Le 1er avril 1934, Diehls fut nommé président de la police de Cologne et Heinrich Himmler assuma le contrôle de la police secrète d'Etat.

Il arriva à l'ancien musée du Folklore en compagnie d'un jeune homme svelte et v était destiné à jouer un rôle important da coulisses de la vie de Gœring. Reinhard drich avait adhéré tardivement au parti cier de marine jusqu'en 1931, il vit sa ca brusquement interrompue par un scand nancier à la suite duquel il fut contra donner sa démission. Ruiné à l'âge de 3 Heydrich avait trouvé ample matière à e ses talents et son énergie parmi les S. Himmler. Incontestablement aryen — se veux blonds et lisses, son nez long et r ses yeux bleus rapprochés le prouvaient samment — l'homme était fort intellig totalement sans pitié. Mais non pas un di mal taillé ! Il possédait tous les airs et la d'un officier de bonne famille, se mo sportif, bon tireur, l'un des plus fins meurs d'Allemagne et un cavalier acc Dans la société la plus fermée, Reinhard drich, n'eût été la tache de son passé, serait pas trouvé déplacé.

Installés à l'aise dans la Prinz-Albrech se, Himmler et son assistant se mirent r ment à la tâche, tandis que Gœring ent nait de préparer l'esprit de Hitler à l'a sanglante qui se tramait. Il devait être dement aidé, dans ses efforts, par les de ses ennemis.

En 1933, l'attention du Grand Vene Reich s'était portée sur un pavillon de situé à 65 kilomètres de Berlin, dans la fheide, magnifique propriété parmi la inexploitée et la bruyère, au Nord-Est capitale. Située entre deux petits lacs, l son, très simple, se composait d'un éta de poutres rustiques, et surmonté d'un c sur pignon pratiqué dans un épais toit de me formant une chambre avec balcon. une bâtisse confortable construite pou longues séances passées en libations et en de chasse devant la grande cheminée d et pour le profond sommeil qui succède dure journée à travers la lande.

Gœring avait découvert l'endroit idéal second personnage de l'Allemagne pourr primer dignement sa personnalité. La boisée entourant la maison deviendrait un te réserve de gibier, et le bâtiment lui serait reconstruit pour abriter convenabl son nouveau maître. Il le baptiserait Car

Une armée d'ouvriers envahit la Schor et l'édifice de bois disparut. A sa plac énorme construction basse, faire de pie taille, de plâtres et de poutres, poussa c un champignon. L'argent ne comptait pa jà, s'achevait le palais du Premier Mini Berlin, cependant qu'à proximité s'élev nouveau ministère de l'Air. N'y avait- encore du chômage en Allemagne, et le g Gœring, en satisfaisant son amour-prop procurait-il pas du travail à des cen d'hommes ? Reconstruire le vieux pavil chasse n'était rien moins qu'un acte de lisme de la part du second personnage du

En face de la maison, un petit groupe vriers construisait un caveau sous le bleux de la Schorfheide, voûte de bri laquelle on accédait par quelques march moment était venu de venger l'insulte la tombe de Carin par les compatriotes d ci au cimetière de Lövö. La maison S Tenn, de Stockholm, avait exécuté la co de reçue l'octobre précédent, et, au dé 1934, un énorme cercueil d'étain était

re livré — énorme parce qu'il avait été conçu ur recevoir non seulement les pauvres restes Carin, mais éventuellement le corps de son ari.

Le 19 janvier 1934, la dépouille de Carin itta la Suède. Devant la tombe, profanée à s yeux, Gœring se tenait immobile dans la ige, avec le prince et la princesse de Wied, s aides de camp et les membres de la famille. moment où l'on transportait le nouveau cer- eil sur un wagon allemand, des détachements nazis suédois abaissèrent leurs bannières et ssemblée chanta *«Ein' Feste Burg ist unser ott »* de Luther, cantique entendu lors des emières et modestes obsèques, moins de trois s auparavant. Une couronne de roses blan- es entourant un cœur de petites fleurs rou- -sang était placée sur le cercueil avec une rte portant ces mots écrits de la main du néral Gœring : « A ma seule Carin ».

Le train funèbre traversa la Baltique, de älleborg à Sassnitz, et s'achemina lentement rs Eberswalde. De là, le cercueil fut trans- rté sur une voiture ouverte par des routes rdées de troupes du parti jusqu'à Carinhall Hitler se joignit à l'assistance. Des torches aient allumées à l'extérieur du caveau et six ugies brûlaient à l'intérieur cependant 'une musique militaire faisait entendre des rs solennels.

Soudain, une automobile apparut, roulant plus vite que ne le commandaient les circonstances. Heinrich Himmler en descendit, pâle et agité. Il alla droit à Hitler et Gœring et les prit à part, sous les regards perplexes de toutes les autres personnes présentes. Himmler semblait-il, avait échappé de peu à une tentative d'assassinat durant le trajet de Carinhall. Le pare-brise de sa voiture portait la trace de la balle sans que celle-ci eût réussi toutefois à le traverser. Ni Himmler, ni ses compagnons de route n'avaient aperçu les prétendus meurtriers, ni entendu le bruit d'une détonation, mais chacun pouvait voir la craquelure étoilée laissée dans le verre par le projectile.

Gœring calma son allié et la cérémonie funèbre se poursuivit. Le Gauleiter Kube fit lourdement l'éloge de la « plus noble dame de l'Allemagne », puis aux accents de la marche funèbre de Siegfried, du « Crépuscule des Dieux », le grand cercueil, que suivaient Gœring et Hitler, fut porté dans la tombe. Les deux hommes demeurèrent seuls pendant plusieurs minutes devant les restes de Carin ; puis, lentement, ils remontèrent ensemble les quelques marches.

Peu de jours après, deux officiers de S. A. furent fusillés en secret et sans jugement pour attentat à la vie du *Reichsführer S. S.* La tombe de la pauvre et innocente Carin avait été de nouveau profanée et, cette fois, par du sang humain.

3. LES LONGS COUTEAUX

En avril 1934, lorsque Himmler et Heydrich commencèrent leur sinistre collaboration au quartier général de la Gestapo, Prinz-Albrechtstrasse, il devenait évident, même pour ceux qui n'avaient aucune raison particulière de détester rnst Röhm, que celui-ci s'était leurré sur ses ssibilités. L'arrogance, non seulement du chef état-major lui-même, mais de ses subordon- s, était devenue d'autant plus intolérable 'en dépit des sarcasmes que suscitaient chez ix les goûts de luxe du général Gœring, Röhm sa clique ne donnaient pas précisément xemple d'une vie simple et d'austérité toute cialiste.

L'argent parvenait facilement aux S. A. à tte époque, et leurs chefs le dépensaient avec même facilité. Si les fonds baissaient, rien plus simple que de demander une contribu- on spéciale aux deux millions d'hommes des oupes d'assaut ou, au besoin, au public qui se risquait pas à refuser de verser son ole dans les cagnottes qu'agitaient devant lui s membres en uniformes des forces du parti. Une collecte publique faite au zoo de Berlin rapporta près de 400.000 francs de l'époque en une seule soirée.

Karl Ernst, chef des groupes S. A. de la capitale, ancien garçon dans un restaurant de second ordre, réussit à récolter, pour son propre compte, plus d'un million de francs d'alors au cours des deux premières années de pouvoir du parti, et nombre de ses collègues firent, à leur profit également, beaucoup mieux que lui.

Les chefs S. A. qui gravitaient autour de Röhm aimaient à se considérer entre eux comme des hommes joyeux et buvant sec, des « durs » n'éprouvant pas le besoin d'une société féminine et ne tenant pas à gaspiller leur temps à afficher cette élégance dont raffolaient des gens comme Gœring. Ils ne cachaient pas leur mépris pour les peintures, tapisseries et sculptures que le premier ministre de Prusse s'employait maintenant à réunir assidûment, ni pour celui qui les collectionnait. Ils employaient leur argent autrement, et la police régionale de Himmler ne manquait pas de renseigner son chef sur la manière dont il était dépensé.

Elle lui fit savoir, par exemple, que Röhm et son entourage s'étaient copieusement enivré au cours d'une tournée entreprise en Poméranie, au début de 1934. Deux ou trois fois par

jour, le chef d'état-major et ses officiers avaient éructé et titubé devant des audiences paysannes. Partout où le capitaine Röhm allait, en Allemagne, l'intempérance, l'immoralité la plus grossière et l'esprit d'anarchie l'accompagnaient.

Himmler et Gœring connaissaient la façon d'utiliser les armes fournies par l'ennemi. A cette époque, Hitler tenait à faire savoir au monde, par-delà les frontières de l'Allemagne, et à prouver aux puissances démocratiques, que le national-socialisme agissait conformément à un « respectable » credo. Comment, se demandaient Gœring et Himmler, pouvait-il espérer y parvenir alors que Röhm et ses principaux lieutenants des S. A. continuaient à traîner dans la boue la réputation du parti ? On mit sous les yeux du Führer des coupures de journaux étrangers, soigneusement sélectionnés, avec une traduction pour chacune ; mais on se garda de lui révéler que le général Gœring faisait l'objet d'autant de critiques, dans la presse étrangère, que Röhm et ses S. A.

Le sort, maintenant, était entre les mains de Gœring. En mai 1934, il apparut nettement que le président von Hindenburg ne vivrait plus très longtemps, et Hitler résolut de succéder au « vieux monsieur » comme chef d'Etat. Pour réaliser son ambition, il devait compter sur l'appui de la Reichswehr, mais Röhm avait précisément choisi ce moment pour se quereller sérieusement avec le général von Blomberg, ministre de la Reichswehr. Le général avait refusé avec mépris les deux millions de troupes d'assaut que lui offrait le lieutenant-colonel bolivien. L'armée, dit-il, n'accepterait en aucun cas d'incorporer des formations entières de S. A. dans les forces combattantes régulières du Reich. Chaque recrue de la nouvelle Reichswehr devait s'enrôler normalement et assurer sa promotion selon ses propres mérites en tant que soldat. L'armée n'avait pas l'intention de se laisser submerger par la racaille de Röhm.

Celui-ci courut chez Hitler pour lui dénoncer von Blomberg, mais il se heurta à un Führer ayant des conceptions fort différentes du rôle des S. A. et dont l'état d'esprit se trouvait, en outre, dûment préparé par Gœring. Hitler se rangea au point de vue de l'armée et rejeta virtuellement celui des S. A.. Röhm se retira, furieux, et alla chercher consolation auprès de Goebbels qu'il croyait son allié.

Le 17 juin, le vice-chancelier von Papen prononça un discours dans la petite ville universitaire de Marburg, en Allemagne centrale. Son exhortation portait un coup acéré à la plupart des chefs nazis : « La nation sait, déclara von Papen, que de lourds sacrifices lui sont demandés et elle les supportera dans son inébranlable loyauté envers le Führer Adolf Hitler. Mais il ne sert à rien d'interpréter toute critique comme un acte de malveillance, ni de traiter en ennemis de l'Etat les patriotes hésitants... La liberté et l'égalité devant la loi représentent moins des conceptions libérales que des conceptions allemandes et chrétiennes. »

L'orateur alla jusqu'à accuser implicitement Gœbbels de chercher à maintenir le peuple allemand dans une « perpétuelle tutelle » et rappeler à Gœring, sans le nommer, que « ceux qui parlent de « prussianisme » devraient tout d'abord s'attacher à un idéal de service discret, désintéressé et en dernier lieu seulement — ou encore mieux, pas du tout — recherc des satisfactions personnelles ».

L'allusion ne fut pas perdue pour le gén Gœring qui ne manquait aucune occasion rappeler à ses compatriotes que, comme mier ministre de Prusse, il entendait faire cher tout le Reich « à l'heure prussienne ».

Trois jours plus tard, Gœring attaqua viol ment Röhm, dans un discours au Conseil d' prussien.

Il reconnaissait que beaucoup d'Allema murmuraient contre le régime et laissait tendre que la plupart des mécontents se t vaient parmi les extrémistes du parti.

« Il ne nous appartient pas, dit-il, de déci s'il doit y avoir une seconde révolution, première a été commandée et terminée pa Führer. S'il en désire une deuxième, il n trouvera prêts demain, dans la rue. S'il veut pas, nous sommes déterminés à suppri quiconque tentera de s'opposer à la volonté Führer ».

Une semaine plus tard, à Hambourg, Gœr se posait en champion de l'égalité. L'hom qui s'était fait construire des palais à Be et en province, qui n'avait manqué aucune casion de se réserver honneurs et profits, s'était promu lui-même du grade de capit honoraire à celui de général, s'en prenait m tenant aux différences de classe devant audience de Hambourgeois appréciateurs si réfléchis :

« En Allemagne, dit-il, la distinction e « prolétaires » et « gens comme il faut » disparaître. Nous devons supprimer toutes stupides inscriptions telles que : « Entrée fournisseurs » et « Réservé aux visiteurs

Le lendemain, le Dr. Edgar Jung, écriv « libre » de l'entourage de von Papen et teur du discours de Marburg, disparut de domicile. Le mot « Gestapo » griffonné su mur de sa salle de bains où il était allé se la les mains après avoir reçu des visites, a raissait significatif. On ne le revit plus. crépuscule qui précéda la « Nuit des Lo Couteaux » touchait à sa fin.

Après son différend avec Hitler, Röhm a pris un congé ; il se trouvait, à la fin juin, compagnie d'un groupe d'admirateurs à petite station balnéaire de Weissee, en Bavi Mais la vengeance le poursuivait, en direc du sud. Hitler se rendit en avion à Essen p y inspecter les usines Krupp, puis en Rhén où Gœring le rejoignit. Les deux hommes rent au point leurs derniers plans, à Bad Go berg, destiné à devenir, quatre ans plus t le théâtre d'une réunion plus dramatique core. Le général Gœring repartit en avion p Berlin, dans l'après-midi du vendredi 29 j ayant pour mission l'anéantissement des p cipaux partisans de Röhm en Allemagne tentrionale. Hitler et Goebbels se chargea de Röhm lui-même.

Ce soir-là, Gœring conféra avec le gén von Blomberg ainsi qu'avec Heinrich Himm et les principaux officiers aux uniformes v de sa « police de campagne ».

La fusillade commença en Bavière, à l'a du 30 juin. A Berlin, on laissa aux condam de Gœring le temps de prendre leur petit jeuner en paix. Ce ne fut qu'à 10 h. 30 qu général donna à ses hommes l'ordre de pa à l'action.

Le général von Schleicher, qui avait été trefois l'ami et le partisan de Röhm, fut l

es premières victimes. Il fut abattu avec sa emme dans le salon de sa villa de banlieue, à Neu-Babelsberg, par la police personnelle de Gœring. Leurs cadavres furent découverts par eur petite fille à son retour de l'école, à l'heure u déjeuner.

Von Papen eut plus de chance. Bien que son ureau fût envahi et son secrétaire privé, hom- ne d'entière discrétion, tué à sa table, le vice- hancelier obtint l'autorisation de quitter l'im- euble et de rentrer chez lui. Il y demeura en tat d'arrestation pendant dix jours. Hinden- urg vivait toujours, le Herrenklub était encore uissant. Von Papen dut la vie, ce jour-là, à es excellentes relations.

Pour ses victimes appartenant à la troupe, Gœring choisit un lieu d'exécution approprié. Toute la journée, les cars de la police roulè- ent vers l'ancienne Ecole militaire de Gross- Lichterfelde, l'institution où le jeune Hermann était initié aux doctrines militaires prussien- es dont il devait toujours se montrer si fier ar la suite. Durant toute cette journée, les alves de mousqueterie résonnèrent derrière es hauts murs de brique rouge, au comman- ement d'un éminent ancien élève de l'établis- ement. Mais le général Gœring n'agissait-il pas our le compte de l'armée en élaguant ainsi le orps des S. A. qu'il avait lui-même une fois ommandé ? Du moins pouvait-il le penser.

Karl Ernst, l'homme qui avait incendié le eichstag, tomba à Lichterfelde sous les balles e Gœring, ainsi que ses complices Sander, von ohrenschild et Fiedler. Il en fut de même du *tandartenführer* Gehrt, ancien capitaine de aviation impériale allemande, et comme son xécuteur, titulaire de l'ordre *Pour le Mérite*, convoité. On a assuré que Gœring avait es- yé de sauver son vieux camarade au dernier oment, mais que le sursis arriva trop tard. ela n'est pas improbable car la fusillade chappa bientôt au contrôle du général, et de ombreuses personnes succombèrent dont les oms ne figuraient pas sur la liste des condam- és. Cependant, un homme mourut ce jour-là n règlement d'un vieux compte. Von Kahr, le remier ministre bavarois qui avait brisé le *putsch* de brasserie » de 1923, paya cette mérité de sa vie, onze années plus tard. Le adavre du vieillard fut retrouvé par la suite ans un marécage près de Dachau, nom de inistre présage...

Dans le sud, en Bavière, Hitler lui-même di- geait les opérations. Röhm, Heines et la plu- art des principaux chefs S. A. que Röhm vait convoqués pour une conférence à Seissee, ombèrent dans le piège du Führer, et, le 30 in au soir, ils avaient cessé de vivre.

Ce même après-midi, au ministère de la Pro- agande à Berlin, Gœring affrontait les corres- ondants de journaux et d'agences d'informa- ons étrangers. Il demanda à son auditoire de e pas déformer ce qu'il allait leur dire sur les vénements du jour. Les S. A., annonça-t-il, vaient préparé une révolution, mais celle-ci vorta. « Röhm a été arrêté et il attend son âtiment (en fait, il était déjà mort). Au cours e la résistance qu'il opposa à son arrestation, général von Schleicher a malheureusement é abattu. Tous les autres principaux comman- ants des S. A. ont été arrêtés et seront jugés. Certains d'entre eux, qui avaient résisté, ont succombé. D'autres, saisis de remords, se sont donné la mort.

« Vous me connaissez assez, messieurs, pour- suivit l'orateur, pour savoir que j'écraserai tou- te résistance sans regrets, qu'elle vienne de gauche ou de droite. Quiconque conspire contre le Troisième Reich paiera de sa tête !... Toute l'Allemagne se trouve de nouveau dans les mains du Führer. La Reichswehr est loyale. Dès que l'émotion sera calmée, le Führer s'adressera à la nation. »

Avec un sourire terrible, le général Gœring ajouta :

« Messieurs, j'ai donné ordre d'arrêter, pen- dant un court laps de temps, toutes les commu- nications téléphoniques avec l'étranger. Vous serez autorisés plus tard à faire connaître la vérité à vos journaux, mais, surtout, pas d'exa- gération. Vous n'avez nul besoin d'aller cher- cher ailleurs un récit des faits — ce récit, vous l'avez déjà ! »

A Berlin, le nombre des victimes du général Gœring, en cet éclatant jour de juin, se chiffra pour le moins à une centaine. Le compte de Hitler à Munich fut plus élevé. Entre eux, les deux hommes assumaient la pleine responsa- bilité des événements, y compris la mort des personnes dont la suppression n'avait jamais été décidée. Dans de telles circonstances, ex- pliquera plus tard Gœring, il est très difficile de tomber parfaitement juste.

Dans les années qui se sont écoulées depuis le 30 juin 1934, le monde a frémi devant de plus grands massacres : Dachau, Buchenwald, Belsen, Auschwitz, Ravensbruck, le ghetto de Varsovie, Lidice, Oradour-sur-Glane ; la liste pourrait s'allonger presque indéfiniment. Chacune de ces horreurs se perpétrait selon un modèle établi, ce jour d'été, par Gœring, Hitler et Heinrich Himmler. La civilisation, à cette époque, n'avait pas encore l'habitude des mas- sacres massifs, et le monde fut profondément révolté. Mais la vie continua en Allemagne, sans changement apparent.

Plus tard, lorsque le « Reich de Mille An- nées » se fut effondré ignominieusement sous ses ruines, quelqu'un demanda à Gœring pour- quoi il avait approuvé le meurtre de Ernst Röhm. La question parut le surprendre :

— Mais l'homme se trouvait en travers de mon chemin ! répondit-il.

Gœring pouvait enfin se permettre une dé- tente. Il éprouva le besoin de se reposer. Non seulement les dix-huit mois passés avaient re- présenté pour lui une sérieuse tension nerveu- se, — car s'il n'avait réglé leur compte à Röhm et aux S. A., ils lui auraient certainement réglé le sien tôt ou tard — mais il appréciait si fort le confort et le luxe qui l'entouraient mainte- nant qu'il avait hâte de disposer de plus de loisirs pour les goûter pleinement. Sa suprê- matie s'exerçait à présent, après Hitler, sur l'Allemagne, et personne désormais n'oserait le défier.

Il pouvait se permettre de laisser quelque peu aller les choses et de donner le pas, pendant un moment, à son indolence naturelle. Il ne put jamais plus dominer ce côté de son ca- ractère.

9 LES RÉCRÉATIONS DU GÉNÉRA

CHAQUE matin, que ce soit au nouveau palais de Berlin ou à Carinhall, Robert Kropp, serviteur dévoué du général Gœring, apportait le café dans le cabinet de toilette de son maître. Dans la salle de bain à côté, l'appareil de douche sifflait et, bientôt, le général en sortait enveloppé dans un peignoir de brocart, pris parmi les nombreux spécimens de sa collection.

Une pile de journaux se trouvait près de la table du petit déjeuner, et le général y jetait un coup d'œil tandis qu'il buvait, debout, sa première tasse de café. Grâce au Dr. Goebbels, les journaux allemands étaient devenus politiquement irréprochables, mais terriblement ennuyeux — on savait d'avance ce qu'ils allaient publier, il n'y avait donc guère de profit à les lire. Cependant, le général Gœring s'intéressait davantage au *National Zeitung* d'Essen, car ce quotidien épousait de plus en plus son point de vue personnel.

La presse étrangère était plus amusante. Le général Gœring parlait très peu l'anglais, mais il pouvait le lire assez facilement et les dessins humoristiques le distrayaient parfois.

Entre temps, Robert Kropp avait minutieusement observé son maître. Il se dirigeait ensuite vers la discothèque et en tirait le programme de musique de la matinée. Si le général s'était levé du pied gauche — et cela se voyait aisément — le choix du premier disque se fixait généralement sur la « Marche des Héros du Crépuscule des Dieux », dont la cadence martiale ne manquait jamais de redonner au général une bonne opinion de lui-même. Si le petit déjeuner et la revue de presse s'étaient bien passés, Kropp choisissait un air favori moins sonore — un morceau de « Fra Diavolo » ou « d'Arabella » par exemple, ou la « Quatrième Symphonie » de Tchaïkovsky, ou encore « la Troisième » de Beethoven. A la manière dont son maître s'installait dans un des profonds fauteuils, Kropp, se repérant sur le visage extrêmement mobile du général, savait exactement quel disque convenait à l'état d'esprit du moment.

Le livre qu'il lisait aurait pu traiter de la vie de Gengis Khan, car il avait conçu une véritable passion pour tout ce qui concernait cet homme sanguinaire. Sa bibliothèque privée contenait tous les ouvrages publiés sur le conquérant asiatique et tous étaient copieusement feuilletés. Bien que le général aimât se dépeindre comme un homme de la Renaissance né après son temps, un personnage également chez lui sur un champ de bataille et dans le monde de l'Art, l'histoire terrible de Geng le fascinait. Il était au fond du cœur plus s trape que condottière.

Il s'essaya à la littérature. « *Mein Kampf* de Hitler, maintenant recommandé en Allem gne, rapportait d'énormes revenus à son a teur. Les établissements Franz Eher qui, qualité d'éditeurs officiels du parti nazi, f saient des affaires d'or, laissèrent entend qu'un livre écrit par Hermann Gœring aur un énorme succès — les ressources entières parti pourraient être employées à pousser vente, on « conseillerait » aux écoles d'inclu l'ouvrage dans leurs programmes et de le d tribuer comme prix aux élèves méritants. Il avait là beaucoup d'argent à gagner.

Dans un de ces sursauts d'énergie qui le c ractérisaient, Gœring dicta en quelques heu *Aufbau einer Nation* (La création d'une natio Il prétendit, par la suite, que le livre lui av rapporté un million de marks.

Des tâches variées, sans cesse accrues, e plissaient le reste de chaque journée. Le m ment approchait de faire savoir officielleme au monde — ce qu'il soupçonnait déjà — q l'Allemagne disposait de nouveau d'une av tion militaire. Sans aucun doute, Milch, Wev et leurs techniciens assuraient convenableme leur travail : Gœring leur avait ordonné créer la meilleure armée aérienne du mon et l'on pouvait tenir pour certain qu'il ser obéi. Bientôt, il se mettrait à la tête d'une pu sante force de combat qui paralyserait de t reur les ennemis du Reich. Il avait comman à ses subordonnés de concentrer leurs effo sur les bombardiers — arme offensive — de ne donner aux chasseurs qu'une importan secondaire.

Les premiers bombardiers furent constru en 1934 et, l'année suivante, le Dornier DO- et le Heinkel HE-111 sortaient des usines d' semblage. Gœring prétendait qu'ils étaient d' cellents appareils, chacun les tenant pour mirables, mais il n'avait aucun moyen de jug par lui-même. Quoi qu'il en fût, Gœring évit autant que possible de se rencontrer avec experts techniques. Milch et Wever murm raient toujours, réclamant davantage de c et de cela, avançant à l'appui de leurs dolé ces des arguments excédants et fort incomp hensibles pour un homme dont l'éducati aéronautique s'était terminée en 1922.

C'est avec une ferveur quasi mystique Gœring parlait à ses amis de l'aviation que seul — apparemment — était en train de cré Pour l'armée, il ne témoignait qu'une pi hautaine. Rien de plus surannés que ces inf tunés troupiers. La marine ? Tout à fait né geable. Mais la Luftwaffe ! Pour celle-ci, r ne devenait impossible.

La question d'un uniforme pour la Luftwaffe
ına au général de plaisants moments. Il tint
dessiner lui-même chaque bouton, chaque
ce de hausse-col, chaque insigne de grade.
conception de tenues de service sacrifiait
goût allemand des bottes et des culottes,
is il s'était inspiré de la R. A. F. pour la
ue de sortie des officiers et des hommes ;
pour se rendre au mess, les officiers por-
ent une veste presque identique à celle de
rs vis-à-vis britanniques. En février 1935,
général Gœring fut son propre mannequin
squ'il exhiba fièrement le nouvel uniforme
ant les jeunes pilotes du camp d'entraîne-
nt de Schleissheim.

Mais le théâtre proprement dit absorbait éga-
ient une bonne partie du temps de Gœring.
ce à Emmy Sonnemann, devenue sa fidèle
mpagne, il s'intéressait d'une manière
mpréhensive aux questions théâtrales et y
uvait, en outre, matière à satisfaire ses goûts.
n que Goebbels fût le dictateur officiel de
Scène allemande, Gœring, en tant que pre-
er ministre de Prusse, contrôlait l'Opéra de
lin et les deux théâtres d'Etat de la capi-
. Acteurs, chanteurs, décorateurs commen-
ent à fréquenter son palais berlinois, main-
ant partie intégrante du nouvel et spacieux
nistère de l'Air, et chacun était assuré d'y
bien accueilli.

L'amitié de Gœring pour Emmy Sonnemann
int le sujet de bien des conversations. Elle
it alors purement platonique, vraie cama-
derie d'un homme et d'une femme qui éprou-
ent une réelle affection l'un pour l'autre.
is cela n'empêchait pas les commentaires
ller leur train, jusqu'au jour où ils vinrent
oreilles du Führer. La discrétion qu'appor-
Hitler dans ses rapports avec les femmes
vait d'égale que son horreur morbide du
candale ». Il fit remarquer à son ami qu'il
drait mieux que lui et Fräulein Sonnemann
sent mariés.

Le monde connut l'annonce du mariage le 9
rs, après une information prématurée suivie
n démenti. La coutume s'était déjà établie
on la recommandait même dans l'intérêt de
cun — d'offrir au général des présents ma-
fiques à l'occasion de Noël et de son anni-
saire, et sa bienveillance s'exerçait à l'égard
donateur, en raison directe de l'importance
son cadeau. On peut donc aisément ima-
er que Gœring ne manquait pas d'homma-
de cette sorte à chacun des mois de dé-
mbre et de janvier. Maintenant que l'annonce
son mariage devenait officielle, les dons
uaient de toutes parts.

Hitler envoya un énorme portrait de Bis-
rck, le « Chancelier de Fer » ; le Dr.
nacht, une toile des lionceaux que Gœring
naient d'adopter. Du fidèle Ernst Udet par-
t une peinture d'avion survolant une chaî-
de montagnes. Des modèles d'appareils do-
naient en fait l'exposition : avions en or,
argent, en métal ordinaire, en pain d'épice
en bois de cèdre, jusqu'à une cage d'oiseaux
forme d'aéroplane, avec des canaris ga
illant à l'intérieur. Des admirateurs de tous
points de l'Allemagne expédièrent des cen-
nes de bouteilles de vin et des monceaux de
ndises. Une ménagère confectionna un gâ-
u au chocolat de son crû, en forme de cœur,
c le nom « Hermann » écrit en sucre. Quel-
un d'autre envoya cinquante chopes à bière;
rner Krauss, l'acteur, adressa pour sa part deux énormes œufs de Pâques en chocolat et, en homme pratique, une impressionnante série de porte-manteaux destinés aux nombreux uniformes du général.

La cérémonie elle-même, qui eut lieu le 10 avril, fut en vérité un splendide événement. Les rues se trouvaient abondamment pavoisées dès la veille au soir. Dans *Unter den Linden*, les hampes des drapeaux alternaient avec de multiples sapins. Soixante-quinze des pilotes de chasse de Gœring — la plus imposante formation que les Berlinois eussent jamais contemplée — évoluaient en chandelles à basse altitude au-dessus de la ville, tandis que le couple, entouré par la crème du parti nazi, assistait à une représentation de gala à l'Opéra d'Etat et présidait ensuite une retraite aux flambeaux des *S. S. Leibstandarte Adolf Hitler*, la garde personnelle du Führer.

Le jour du mariage, à midi, le fiancé, se frayant un passage à travers une foule enthousiaste, se rendit dans une automobile décorée de guirlandes de narcisses et de tulipes roses au domicile de sa future femme dans la Bendlerstrasse, suivi par Erhardt Milch, maintenant lieutenant-général de la Luftwaffe. A la Chancellerie, Hitler se joignit au cortège qui se dirigea vers l'Hôtel de Ville, tandis que les appareils de l'escadrille Richthofen vrombissaient au-dessus des têtes. La fanfare de quatre hérauts en dalmatique et haut-de-chausses se fit entendre tant que dura le défilé des longues voitures noires. Trois cent soixante invités prirent part au déjeuner de l'hôtel Kaiserhof où l'on servit homard, soupe de tortue, turbot, pâté de foie gras, poulets rôtis, glaces et Welsh rarebit, tandis que la musique de la Garde de Hitler jouait les airs favoris du marié. Le Führer se montra sous son meilleur jour :

— Avez-vous un désir particulier à formuler concernant l'avenir ? demanda-t-il à la nouvelle épouse.

— Oui, répondit Frau Gœring, je voudrais que mon mari ne s'occupât pas de politique, et qu'il devînt acteur.

Elle avait, en fait, épousé un comédien de talent, mais dont la carrière se déroulait sur la scène politique. Il avait parcouru du chemin depuis l'humble repas de noces de l'hôtel du Parc à Munich, treize ans auparavant, bien qu'il lui fût loisible de remarquer autour des tables du Kaiserhof beaucoup des anciens visages qui s'étaient inclinés alors devant Hermann et Carin ; Bodenshatz était là ainsi que Udet et la sœur de Carin, la comtesse Wilamowitz-Moellendorf, à côté d'autres membres de la famille de sa première femme venus de Suède pour marquer leur approbation de cette nouvelle union de « l'oncle Hermann ».

L'année 1935 s'écoula assez agréablement. Grâce à des méthodes qu'il pratiquait maintenant couramment, le général Gœring trouva six millions pour s'offrir un magnifique yacht à moteur, à bord duquel le couple et leurs amis purent effectuer de temps à autre des croisières sur la chaîne des lacs qui avoisinent Berlin.

Le Grand Veneur du Reich avait également acquis à Rominten, en Prusse orientale, un rendez-vous de chasse officiel où il passa de nombreuses semaines d'automne. Aux alentours de Carinhall même, la Schorfheide se trouvait transformée en une vaste réserve de gibier. Une clôture traversait des kilomètres de forêt, ses rares barrières protégées par des cellules photo-électriques qui avertissaient les gardes

postés à intervalles réguliers de tout passage clandestin d'un être vivant, homme ou bête.

Et toujours se créaient de nouvelles sources de profit. En 1935, on commença à parler sérieusement de télévision, et le général Gœring s'avisa que le développement de cette invention ne pourrait être mieux assuré que sous son patronage. Il ne lui fut pas difficile de faire partager son point de vue à Hitler, malgré le dépit qu'en ressentit Goebbels, dépit qui importait d'ailleurs d'autant moins que l'amitié entre Gœring et le « Petit Docteur » n'était plus celle des premières heures de lutte. En outre, le nouveau poste était bien rémunéré, comme la plupart de ceux auxquels « s'intéressait » le général. Et cela avait son importance.

L'année 1935 fut marquée pour Gœring par une visite qui lui permit de déployer tout son charme et son esprit d'hospitalité. Le colonel Charles A. Lindbergh, héros du premier voyage solitaire au-dessus de l'Atlantique et, à l'époque, la personnalité la plus populaire et la plus célèbre, sinon la plus grande, de l'aviation internationale, était l'hôte de Carinhall, dont le général se montra empressé de lui faire les honneurs.

Les deux hommes se comprirent assez bien. La visite de cet aviateur distingué qui acceptait d'être décoré de sa main et écoutait avec attention tout ce que son hôte avait à lui dire, ne pouvait que flatter la vanité du général. Il n'eut rien à cacher au jeune et placide Américain.

Ils discutèrent du réarmement aérien de l'Allemagne, et l'évidence des progrès accomplis dans ce domaine et que Gœring fut en mesure de lui démontrer, impressionna profondément le colonel. Les Britanniques, il le savait, possédaient des appareils d'excellente qualité, mais en nombre insuffisant. Les forces aériennes de la France demeuraient peu nombreuses, périmées et apparemment stagnantes. Lindbergh fit observer tout cela au général.

— Oh ! déclara celui-ci, magnifique : si les Français ont besoin d'aviation, je puis leur fournir mille avions sur le champ !

La presse américaine et, à un moindre degré, la presse britannique attaquèrent violemment le colonel Lindbergh pour s'être abaissé devant les nazis en rendant visite à Gœring et en permettant à celui-ci de lui offrir son concours. Le colonel ne répondit jamais à ces attaques, bien qu'une simple déclaration de sa part eût suffi à les arrêter. Car, en réalité, c'était le gouvernement des Etats-Unis qui l'avait chargé de la mission.

Montrant une compréhension de la psychologie de Gœring qui aurait pu servir d'exemple aux gouvernements d'autres nations, le Département de la Guerre à Washington décida d'exploiter à son profit la bonne opinion que le général avait de lui-même. Les attachés des services américains de Berlin, si capables et consciencieux qu'ils fussent, ne pouvaient fournir sur les progrès de la Luftwaffe les informations précises dont Washington ressentait un pressant besoin. Le Département de la Guerre pensait qu'une visite privée du plus populaire des aviateurs américains au créateur de l'armée aérienne allemande pourrait peut-être lui permettre d'obtenir ces renseignements inaccessibles aux voies diplomatiques normales. Cet espoir fut entièrement justifié. Le colonel Lindbergh revint à Washington nanti d'un rapport extrêmement détaillé su Luftwaffe, ce qui lui valut les remercien enthousiastes de l'état-major de l'Air améri Il attend encore ceux de ses compatriot aussi une certaine reconnaissance pour l lence qu'il observa durant les années suiva

Le pain s'accumulait sur la planche. L était confortable ; tout se trouvait sou main. Le général désirait-il un sabre ser pierreries, un yacht, un château, un train cialement construit pour son usage person Pour un homme aussi puissant, rien n hors de portée.

Le côté bouffon de la nature tortueus Gœring s'accentua de plus en plus, et le ple allemand, semblait-il, s'amusait grande de ses manifestations. Le réarmement, un te programme de travaux publics et la p que financière du Dr. Schacht avaient vi lement supprimé le chômage dans le R Quoi que décidât le gouvernement en se aussi sinistres que fussent les actes du ré et leurs conséquences, la plupart des Allem demeuraient dans l'ignorance ou se montr fort peu désireux d'être tenus au courant avait-il pas de nouveau de l'argent, du vail, de l'espoir et ce sentiment enivrant renaissance de la puissance alleman « L'oncle Hermann » pouvait se permettre petite détente et cela également représenta symptôme encourageant.

Les préoccupations économiques av maintenant supplanté la Luftwaffe dans le veau bouillant de Gœring. Au printemps le Dr. Schacht, président de la Reichsban ministre des Affaires Economiques, se d tait au milieu des revendications d'un g nombre de ses collègues. Les réserves de l magne en devises étrangères diminuaient dement, alors que de toutes parts la dem s'en faisait chaque jour plus pressante. Les vices des armées avaient besoin de livres ling et de dollars pour le réarmement, le m tère de l'Agriculture réclamait des pesos po viande et les engrais, et le Dr. Goebbels monnaie de toute sorte pour sa propag Chaque service était convaincu que son aux modestes ressources du Dr. Schacht d bénéficier d'une priorité d'urgence, et l'au banquier avait beaucoup de mal à faire la de toutes ces demandes.

Gœring était parfaitement tenu au cou de cette situation par son neveu, le Dr. He Gœring, haut fonctionnaire de la Reichs et proche collaborateur du Dr. Schacht. à lui, le général put se familiariser ave principes d'économie élémentaire que so prit alerte assimila sans peine. Il eut en une longue conversation avec le Führ avec le Dr. Schacht.

Les résultats de cette entrevue se maté sèrent le 27 avril 1936. Ce jour-là, Hitler un décret confiant à Gœring le contrôle coordination des activités de tous les mi res intéressés à la vie économique de l'Al gne. C'est à lui et non au Dr. Schacht qu' partiendrait désormais de décider des pri à accorder en matière de devises étrangè l'importation et la distribution de matières mières seraient également de son ressort. trait de plume du Führer, le général Gö devenait le dictateur économique du Reic

Durant tout l'été, Gœring s'astreignit nouvelle tâche, bien qu'il trouvât le tem se montrer fréquemment aux Jeux Olymp

le donner, à cette occasion, à l'Opéra d'Etat, fête somptueuse que les athlètes étrangers y assistèrent n'oublieront pas de sitôt.

u début de septembre, le général avait pris dispositions. Il obtint de nouveaux pouvoirs Führer. Le 9 septembre, Hitler annonça, s un discours à Nuremberg, le commence- nt d'un « plan de quatre ans », qui rendrait Reich presque entièrement indépendant de ranger en ce qui concernait les matières pre- res essentielles. Par un gros effort de tra- , par son ingéniosité et sa détermination, lemagne bénéficierait d'une économie en uit fermé, capable, pour ainsi dire, de se ire à elle-même. Le général Gœring serait commissaire du Führer pour le « plan de tre ans ».

ette décision faisait de lui le plus puissant ustriel du monde.

ans une allocution prononcée devant un itoire de 20.000 Berlinois dans la *Deutsch-lhalle*, Gœring entreprit d'exposer ses jets en un langage que chacun pouvait nprendre. Ce discours toucha partout le ur des Allemands simples et patriotes. Le demain matin des milliers de lettres appor- t congratulations et offres de services af- rent au bureau de Gœring. Un petit fonc- nnaire nazi se présenta avec 637 anneaux de riage en or, provenant d'une collecte entre membres du parti et représentant leur tribution au Plan de Quatre ans. Les écono- tes professionnels pouvaient hocher la tête énoncé du projet ; du moins avait-il le mé- rite, contrairement à beaucoup de programmes économiques, de donner aux gens ordinaires un « contentement intérieur ». Lorsque, quelques semaines plus tard, à l'angle d'une rue de Berlin, Gœring quêta lui-même pour aider la campagne du « Secours d'Hiver », la foule cria gaiement : « Hermann a besoin d'argent ! » Et Gœring se joignit aux rieurs.

Des inventeurs commencèrent à frapper à sa porte, les poches bourrées de projets susceptibles ou non d'assurer la réalisation des buts du Plan de Quatre ans. Tous étaient accueillis, même les israélites.

— Peu m'importe que l'homme qui apporte son invention soit chrétien, athée ou juif, déclara-t-il à l'époque à un journaliste étranger. « Les inventions n'ont pas de grand'mères juives ».

Le général déploya une nouvelle fois son habileté à se choisir des hommes capables de le servir efficacement et surtout avec loyauté. Car il insistait toujours, non sans emphase, sur cette qualité.

— Dites-moi, *Herr Ministerpräsident*, lui demanda une dame à une réunion de Noël en 1936, « préféreriez-vous avoir affaire à un homme intelligent ou à un homme loyal ? »

— Oh ! répondit doucement Gœring, « un homme loyal, chaque fois. L'intelligence, je m'en charge. »

Les hommes qu'il désigna pour collaborer au plan de quatre ans étaient à la fois loyaux et habiles. Six années de guerre allaient mettre leur capacité à rude épreuve.

0. AVANT LA TEMPÊTE

IEN que Gœring eût renoncé à tout contrôle de la police en faveur de Himmler qui avait maintenant organisé, pour la première fois en Allemagne, un système de police fédérale englobant tout le Reich, l'alliance entre les deux hommes se maintenait solidement. Elle était purement fondée sur s intérêts personnels réciproques car la ire calme et effacée de Heinrich Himmler ait rien de commun avec celle de son im- eux collègue. Les ambitions de Reinhardt drich, devenu chef direct de la Gestapo, ent tout autres. Il n'avait pas oublié que, de sa nomination comme adjoint de mler, Gœring avait protesté contre le choix, r un poste de cette importance, d'un offi- révoqué de la Marine en raison de sa duite déshonorante. Aussi, Heydrich trou- -il que Gœring devenait par trop encom- nt en dépit de la place qu'il occupait déjà. l entreprit d'établir un dossier contre le éral.

La matière ne lui manqua pas. Si Gœring avait protesté contre sa nomination sous le prétexte de quelque brouille financière, que d'objections pourrait élever le Führer contre le comportement extrêmement douteux du général dans les questions pécuniaires ? Fouillant dans le passé, Heydrich exhuma toute une série de transactions équivoques que Gœring n'aimerait sans doute pas qu'on lui rappelât. Le chantage était une arme à double tranchant. Le général fut très discrètement informé de l'existence de ce dossier éminemment confidentiel ; après quoi, Heydrich se sentit agréablement à couvert.

Gœring, justement alarmé, ne perdit pas son temps à vilipender l'homme qui pouvait maintenant tenir son sort entre ses mains en tournant contre lui-même l'arme qu'il s'était forgée. L'ambition continuait à le mener, et à cette ambition s'ajoutait maintenant l'orgueil blessé. On sait qu'il éprouvait pour l'armée une sorte de mépris condescendant ; mais combien enrageant de découvrir que ce mépris lui était retourné avec intérêts !

Le général von Blomberg, ministre de la Défense, et le général baron Werner von Fritsch,

commandant en chef de l'Armée depuis 1935, représentaient le type de cette classe d'officiers supérieurs avec lesquels un simple lieutenant de la guerre, qui s'était virtuellement promu au grade de général, ne pouvait vraiment avoir que très peu de rapports. Ils avaient consacré leur vie entière au métier militaire, ils n'existaient que pour le Service. Ils étaient des aristocrates. Le spectacle de Gœring, ce bourgeois exubérant revêtu d'un uniforme qu'il avait lui-même dessiné et invoquant sans cesse les « vertus militaires prussiennes », rendait malades les généraux. Dans l'intimité bien préservée du *Kasinogesellschaft*, le plus exclusif des clubs militaires allemands, ils ne faisaient pas mystère de leurs sentiments.

Gœring avait vent de ces courants hostiles à peine déguisés et qui le rendaient furieux. Après tout, lui-même pouvait faire un meilleur ministre de la Défense que Blomberg. Il avait appuyé la Reichswehr contre les ambitions de Röhm, et le mépris de ses chefs constituait sa récompense. Ne pouvait-il les expulser et diriger lui-même la Reichswehr ?

Pendant une semaine ou deux, au début de 1938, il sembla que Gœring pût réaliser son ambition car von Blomberg entra directement dans son jeu. Le ministre venait d'épouser une jeune fille beaucoup plus jeune que lui, une Fräulein Erna Grün, dont il était fortement épris. En dépit de l'humble origine de la mariée, Hitler, l'homme du peuple, n'avait pas hésité à honorer la cérémonie de sa présence ; exemple admirable de la *Volksgemeinschaft*, cette « Communauté du Peuple » que les nazis ne se lassaient pas d'invoquer.

La police de Himmler, toujours sur la brèche, fit alors un certain nombre de découvertes intéressantes, concernant à la fois la nouvelle Frau von Blomberg et sa mère. Le comte Helldorf, l'actuel préfet de police de Berlin, apporta le dossier de la famille Grün au général Gœring vers la fin de janvier 1938 et attendit des instructions.

Ce week-end-là, Gœring, Himmler et Heydrich conférèrent à Carinhall ; puis Gœring convoqua le général von Blomberg. L'occasion d'humilier l'un des chefs d'une caste qui le méprisait s'annonçait trop belle pour la manquer. Von Blomberg écouta, hors de lui, une leçon sur « l'honneur du soldat ». Les ministres du Führer, expliqua le général Gœring, doivent, comme la femme de César, se conduire dans leur vie privée avec la plus impeccable correction. On pouvait douter, dans ces circonstances, que le général von Blomberg pût espérer demeurer membre du Cabinet, mais il appartenait au Führer d'en décider.

Hitler, l'esprit dûment préparé, prononça son verdict. Von Blomberg fut placé sur la liste des généraux à la retraite. Pendant un moment, il apparut que Gœring pourrait réaliser son ambition d'étendre son autorité sur l'armée en qualité de ministre de la Défense. Il en fut empêché par le seul homme contre lequel il n'avait jamais comploté. Adolf Hitler lui-même prit le portefeuille de la Défense. A titre de consolation, il promut le général Gœring, le 3 février au rang de *Generalfeldmarschall*. Il devenait ainsi l'officier le plus élevé en grade de l'Allemagne.

Himmler, à son tour, attaqua le général von Fritsch en exhumant un dossier vieux de trois ans qui contenait des accusations de perversion sexuelle. La Gestapo ignorait d'autant moins que celles-ci étaient manifestement ses et provenaient d'un inverti et pilier de son, qu'elle avait eu elle-même le plus g mal à persuader l'accusateur par un mél de menaces et de cajoleries que c'était vrai le général baron von Fritsch qui l'avait « l à la gare de Wannsee, près de Berlin, par sombre nuit d'hiver de 1935.

En sa qualité de plus haut « gradé » pays, le *Feldmarschall* Gœring eut l'imm joie de présider le « tribunal d'honneur clamé par von Fritsch afin que son nom lavé de tout soupçon. Lorsque les accusa portées contre lui avaient été mentionnées première fois à Hitler en 1935, celui-ci refusé de les écouter ou d'en lire le dos A présent, en ses qualités de Führer et de nistre de la Défense, Hitler les entendait bouche de Gœring, et dut décider, en co quence, la constitution d'un tribunal d'hon Ce tribunal n'eut d'autre alternative que quitter le général d'accusations qui, pour esprit sensé, se révélaient à la fois fauss malveillantes. Gœring n'en avait pas moin la satisfaction de voir humilié, au cours d audience qu'il présidait, le plus conformiste généraux qui le méprisaient. Von Fritsc retira à Achterberg, dans un manoir mis disposition par ses collègues compatissant le général Walther von Brauchitsch, plus commodant, le remplaça à la tête de l'Arm

Un événement important interrompit séances du tribunal d'honneur. Le 12 1938, les forces allemandes entrèrent en A che et occupèrent le pays sans tirer un cou fusil. Gœring fut enchanté. Pour lui, dont fance s'était déroulée en Allemagne du Su en Autriche, qui se sentait aussi bien che à Innsbruck ou Salzbourg qu'à Munich ou lin, l'Anschluss semblait, ainsi d'ailleurs la plupart des Allemands, parfaitement jus naturel. La Luftwaffe n'avait joué qu'un purement symbolique dans l'occupation ; n moins, les appareils de Gœring se trouv maintenant installés sur les aérodromes triche. L'industrie autrichienne, et en par lier les aciéries de Linz représentaient cellentes alliées pour le Plan de Quatre Désormais, Gœring pouvait revenir dan pays, non plus en réfugié mais en chef, a Hitler, du pays tout entier. Le *Tiroler H* Innsbruck, lui réserva un magnifique acc Sa foi en Hermann Gœring s'était trouvée placée. Le second personnage du Reich Hitler pouvait sûrement espérer un pe tranquillité et de repos. Le Plan de Quatre qui fascinait Gœring et représentait tou son principal souci, se poursuivait dans d' bonnes conditions, malgré la rareté du be et celle, plus grande encore, de la viande les boutiques. Le fer des mines de Salzg commençait, grâce en partie aux techni britanniques, à approvisionner l'industrie mande, les importations non essentielle trouvaient fortement réduites, les fabrique « Buna » — caoutchouc artificiel — entr dans le stade de la production, le rende des industries d'armements s'améliorait de en jour.

Il semblait déjà que tout n'irait pas aisément que l'espérait le maréchal. La même de l'entrée des Allemands en Autr la joie que ressentait Gœring au bal spler qui avait lieu au ministère de l'Air fut gât grande partie par l'inquiétude intempestiv

ministre tchécoslovaque à Berlin, M. Mastny. Quoiqu'il en soit, ce bal prévu longtemps avant que la date de l'invasion de l'Autriche fût décidée lui causa bien du souci. La moitié des jeunes gens invités, officiers de la Luftwaffe, auraient dû régulièrement se trouver avec leurs escadrilles, en état d'alerte pour le cas où les Autrichiens commettraient la folie de résister à la Reichswehr. Se remémorant sa propre jeunesse, pensant à la déception qu'une annulation de la fête aurait entraînée et désirant, surtout, prouver que l'annexion d'un pays voisin ne sortait pas de la routine, Gœring se refusa à changer quoi que ce fût à ses plans.

Cependant, les troupes se dirigeaient déjà vers la frontière, et l'un après l'autre, les officiers quittèrent la salle sur ordre urgent, pour aller rejoindre leurs unités. Nerveux et angoissé, Mastny se dirigea vers l'endroit où se tenait Gœring au milieu d'un groupe joyeux, et le prit à part. Il lui demanda si l'invasion de l'Autriche impliquait que l'Allemagne eût des intentions agressives à l'égard de son pays. Gœring le rassura en riant.

— Je vous donne ma parole d'honneur, Herr Mastny, dit-il, que nous n'avons aucun dessein à l'encontre de la Tchécoslovaquie. Vous pouvez répéter cela de ma part à votre gouvernement.

Quelques semaines seulement après cette assurance, négligemment mais spontanément donnée, il apparaissait que le maréchal avait engagé sa parole d'honneur trop légèrement. Goebbels dirigeait maintenant la grosse artillerie de sa propagande sur Prague. En mai, un vent alarmant balaya la Tchécoslovaquie, l'armée mobilisa et, durant un jour ou deux, chacun crut la guerre inévitable. Gœring s'alarma, lui aussi.

Il semblait vraiment que le Führer et Ribbentrop fussent d'accord entre eux pour combattre la Tchécoslovaquie. L'été avançait et Gœring lui-même trouvait difficile d'approcher du Führer, mais le ton des journaux montrait assez la tournure que prenaient les événements. Si la guerre survenait, qui, dans toute l'Allemagne, avait plus à perdre en cas de défaite que le *Feldmarschall* Gœring ? Non que la Tchécoslovaquie ne pût être battue ; cela serait chose relativement aisée ; mais elle était l'alliée de la France et, dans une certaine mesure, celle de l'Union soviétique. Il ne fallait pas non plus exclure l'idée d'un appui de l'Angleterre à la France si celle-ci se voyait tenue de venir au secours de la Tchécoslovaquie. L'Allemagne ne pouvait espérer venir à bout d'une telle coalition ; sa défaite consacrerait la disparition de toutes les bonnes choses qui constituaient, en fin de compte, la part de Hermann Gœring.

Le monde dans lequel il vivait maintenant s'éloignait de plus en plus de celui de Milch, de Udet, du Führer même. Le monde du maréchal devenait tout à fait irréel. Son grade ne représentait rien de plus qu'un prétexte voyant. Depuis 1918, il ne s'était penché sérieusement sur aucune question militaire, et, en 1918, il n'était qu'un lieutenant de vingt et quelques années. Il devait sa nomination de Commissaire du Plan de Quatre ans à sa popularité qui lui permettait de demander aux Allemands des sacrifices qu'ils auraient refusé à tout autre chef nazi, Hitler excepté. En matière d'économie et de finances, Gœring ne connaissait que ce qu'il avait pu glaner, presque au hasard, durant les derniers mois. Il contrôlait le développement de la télévision en Allemagne et n'en savait pas plus sur cette nouvelle technique qu'un chef de famille moyenne possédant un poste chez lui. S'il était assez versé sur les questions cynégétiques, une centaine de personnes en Allemagne en savaient davantage sur le sujet que lui, Gœring, Grand Veneur du Reich. Il possédait une grande expérience des affaires policières, connaissance qui s'était révélée indispensable à son propre avancement et, cependant, aucun agent de police ne se trouvait maintenant placé sous son autorité dont Himmler l'avait dépossédé, même en Prusse, en créant dès 1936 son système de police fédérale.

Dans une vaste mansarde, sous les poutres de Carinhall, un chemin de fer de modèle réduit courait entre des fermes et des forêts en miniature, à travers des collines de papier mâché. A une extrémité de la pièce, au sommet d'une imposante montagne d'environ deux mètres, un minuscule château dominait le village assemblé autour des voies ferrées. Une escadrille de petits bombardiers se dissimulait sous les rebords du toit, chaque appareil prêt à glisser sur le fil de fer tendu qui le tenait et à lâcher ses bombes sur un train — non pas un train allemand, mais une réplique du « Train bleu » français, servant en l'occurrence d'objectif.

Gœring aimait ce jouet conçu avec soin et qui semblait, en quelque sorte, résumer toute son existence actuelle. Il n'avait pas construit lui-même le chemin de fer — un groupe de spécialistes de Nuremberg s'en était chargé — et ils avaient expliqué à leur éminent client le maniement des commandes sur le tableau de contrôle. Gœring ignorait le mécanisme derrière le tableau et s'en souciait peu. On pouvait toujours faire appel à un électricien si quelque chose ne fonctionnait pas. Du moment que les petits trains stoppaient et repartaient au commandement, que les lampes-signaux passaient du rouge au vert et du vert au rouge à la pression d'un bouton, le maître de Carinhall se déclarait satisfait. Là, se trouvait un petit royaume factice dont il était le maître absolu, à condition, évidemment, que les contacts électriques s'établissent normalement. Hors de Carinhall, s'étendait le Grand Reich allemand au contrôle duquel Gœring participait également. De temps à autre, des spécialistes lui suggéraient d'appuyer sur tel ou tel bouton ; et là encore des trains semblaient se mouvoir à sa volonté, des lumières s'allumer ou s'éteindre, des bombardiers voler, des bombes tomber. Hormis Hitler, Gœring était le seul homme en Allemagne appelé à prendre des décisions sous sa propre responsabilité. Le sentiment du pouvoir sans effort finissait par l'intoxiquer et par agir sur ses nerfs.

A mesure que l'été de 1938 s'écoulait, gros de menaces, l'inquiétude de Gœring s'accroissait. L'Allemagne n'était pas prête pour un conflit général et il ne pouvait envisager avec sérénité la perte, en cas de défaite, de tout ce qu'il avait fini pas acquérir. Il ne fallait pas songer à s'opposer ouvertement à la politique du Führer ; c'était trop dangereux.

Le Congrès du Parti qui se tint comme d'habitude à Nuremberg, au début de septembre, se déroula dans une atmosphère tendue et envenima les choses. Les classes supérieures allemandes furent mises au pilori par les chefs nazis et à peine moins malmenées dans leurs discours que les Tchèques eux-mêmes : tous des

traîtres en puissance. Gœring interrompit prudemment le flirt très discret qu'il ébauchait avec des chefs d'armée rebelles comme les généraux von Witzleben, von Brockdorff, commandants respectifs des secteurs de Berlin et de Potsdam, et, le plus important, le général Beck, chef d'état-major général. Il se rangea respectueusement derrière le Führer.

Il serait fastidieux de récapituler les événements qui aboutirent aux accords de Munich. Les « modérés » — Gœring, Schworing-Krosigk, le ministre des Finances baron von Neurath, Président d'un Conseil de Cabinet totalement inefficace — tentèrent timidement de faire valoir leur point de vue à Hitler, mais Ribbentrop épaulait toujours celui-ci. Le 28 septembre, ces trois hommes parvinrent cependant à forcer les barrières entourant le Führer. En qualité de Commissaire du Plan de Quatre ans, Gœring, assisté de ses compagnons, lui exposa que l'Allemagne ne pouvait se permettre, financièrement, d'engager une guerre contre des grandes puissances. Hitler écarta ces arguments et, tandis qu'il parlait, la sonnerie du téléphone retentit. C'était Benito Mussolini qui, de Rome, proposait un nouveau plan de paix. Hitler convint alors avec lui ce qu'il se refusait à admettre de la part de ses conseillers. Il rencontrerait Mussolini, Chamberlain et Daladier à Munich. Il n'y aurait pas de guerre... Pas encore.

Juillet 1938 avait apporté à Gœring une grande joie : il devint père. Carin déjà âgée de 34 ans à l'époque de son mariage, n'avait pu, en raison de sa santé précaire, lui donner d'e fant. Cette fois, Emmy, bien qu'elle ne fût pl une toute jeune femme, comblait ses vœux toujours. Bien entendu, il ne pouvait s'agir q d'un garçon. Dans la clinique qu'Emmy av choisie pour ses couches, des avis affichés da les couloirs faisaient savoir aux visiteurs et personnel que « Frau Gœring demandait plus grand silence pendant et après la naiss ce de son fils ». Toutefois, ce fut une fille q les parents baptisèrent Edda, du nom de la fi de Mussolini.

Les ennemis de Gœring, même ceux qui a partenaient aux rangs élevés du parti, saisire l'occasion de cette naissance pour émettre d doutes sur la paternité de l'enfant. Julius Str cher, maintenant Gauleiter anti-juif de Fra conie, éditeur de la revue pornographiq *Stürmer*, montrait une ardeur particulière répandre cette nouvelle, attitude qui contrib quelques mois plus tard à le faire expulser parti. D'aucuns assuraient que Gœring était d meuré impuissant depuis la blessure qu'il av reçue à l'aine quinze ans auparavant. D'autr prétendaient qu'il était homosexuel. Qu'il s fise de dire qu'aucune preuve médicale n'a corroborer la première thèse — les médeci militaires seront formels sur ce point sept a plus tard à Nuremberg. Quant à la seconde sertion, toute la vie de l'homme la dément. E fin, un simple regard sur la jolie petite fil qui, pendant un certain temps après la guer vécut tranquillement auprès de sa mère à N remberg suffit pour se convaincre qu'elle bien l'enfant de Hermann Gœring.

11. UN ALLIÉ INATTENDU

PENDANT, la guerre était venue, et ses premiers jours semblèrent justifier l'optimisme facile de Gœring. Il avait assuré à Hitler, des années durant, que l'aviation était invincible et qu'elle pouvait, à elle seule, gagner les guerres de l'Allemagne. L'issue de la campagne polonaise parut lui donner raison. Les bombardiers de Gœring passèrent en trombe en avant de l'armée en marche, frayant la route à travers la plaine polonaise jusqu'à Varsovie. Les forces aériennes ennemies, faibles, désuètes et peu efficaces furent pour la plupart détruites au sol. Aucune opposition n'empêcha les bombes de la Luftwaffe de saccager les maisons et les terres. On aurait dit vraiment que l'armée, avançant lourdement dans le sillage des escadrilles, ne jouait qu'un rôle secondaire dans cette aventure. Le film « Baptême du Feu » commandé par Gœring, en ce début de guerre, pour sa propre glorification et celle de ses services, illustre assez bien le caractère sauvage de ces premiers jou enivrants de la victoire.

Trois semaines après le déclenchement l'assaut, la Pologne gisait abattue aux pieds d nazis et de leurs complices russes prompts réclamer leur part de la dépouille. Les esc drilles victorieuses se retirèrent vers l'Oue où elles avaient peu à faire pour le momen De temps à autre, un vieux Blenheim qui s'éta risqué à effectuer une reconnaissance photogr phique le long de la frontière germano-bel devenait la proie des Messerschmitts de Go ring. Quelques bombes britanniques tombère effectivement sur le sol allemand pendant l'h ver 1939-1940, mais les dégâts occasionnés p ces raids furent si minimes qu'ils ne pouvaie constituer un démenti aux promesses faites p le maréchal au peuple allemand.

La campagne de Norvège n'ébranla en rie la confiance de Gœring dans le matériel do il avait la charge. L'aviation norvégienne, po ainsi dire inexistante, et les quelques apparei que les Britanniques purent envoyer en Norv ge ne pouvaient rien contre la supériorité n mérique écrasante des forces aériennes all

landes. Gœring sentit qu'il pouvait envisager prochaine campagne dans l'Ouest en toute érénité.

Un malheureux incident lui gâta toutefois ette période d'attente. En février 1940, un imrudent commandant de la Luftwaffe effecuant, sans autorisation, un vol sur la Belgique t un atterrissage forcé dans ce pays. Circonsnce aggravante : il portait sur lui le plan étaillé de l'offensive allemande dans l'Ouest, ui ne constituait plus dès lors un secret pour s Belges, ni d'ailleurs pour les Alliés, ainsi ue le présuma avec raison l'Etat-major généal. Furieux, Hitler reprocha vivement à Gœng l'incapacité et la négligence de ses suboronnés, et le maréchal tenta, faiblement comme oujours, de défendre ses services. Si Gœring vait pu seulement se douter que cet incident evait s'accompagner de beaucoup d'autres du ême genre par la suite !... Néanmoins, tout tait de nouveau prêt, le 9 mai 1940, pour l'attaue contre les puissances occidentales.

Une fois encore, les événements semblèrent stifier la foi de Gœring en ses équipages, et s appareils qu'ils pilotaient. En un mois, la rance fut battue et l'armée britannique, peu ombreuse mais non insignifiante, chassée du ontinent. Toute l'Europe, virtuellement parnt, se trouvait dans les griffes allemandes, et œring pouvait se dire non sans raison que la lus grande part de ce succès revenait à son viation.

Le général Milch, son principal conseiller, se ontrait moins satisfait. Plus étroitement en ontact avec le flux et le reflux de la bataille ue Gœring, il savait que derrière les falaises ue l'on voyait briller de la côte française, sous soleil d'été, se constituaient des réserves de uissance latentes qu'il fallait détruire mainnant ou jamais. L'évacuation de Dunkerque ar l'armée britannique, expliqua-t-il à son eld-maréchal, représentait, dans un sens, un riomphe pour l'ennemi, et il maintint son oint de vue en dépit de l'indignation de Gœing à l'énoncé de ce blasphème. Comme les eux hommes contemplaient ensemble, du uartier général des forces aériennes allemanes au Cap Blanc-Nez, près de Calais, la ligne lanche de l'île qui les défiait encore à travers uelques kilomètres d'eau, Milch émit l'avis u'une attaque immédiate fût tentée sur la rande-Bretagne. Et quand le dernier rescapé e Dunkerque eut mis le pied sur le sol anglais u'il n'espérait plus jamais revoir, le général nsistait toujours pour décider Gœring à ordonner l'offensive sans délai.

Selon son habitude, Gœring hésita et cette ésitation lui coûta peut-être la victoire. Ce ne ut que deux mois après l'entrée des Allemands Dunkerque que les flottes aériennes N°s 2 3 prirent position en vue de l'attaque sur s Iles Britanniques.

Gœring passait peu de temps à son quartier énéral. Les délices de Paris se trouvaient à portée et il ne résista pas à leur tentation. En outre, la France réservait au maréchal victorieux des plaisirs plus subtils que ceux ont se contentaient normalement les touristes s plus fortunés.

Le 21 juin, dans la petite clairière de la rêt de Compiègne où fut signé, le 11 novemre 1918, l'armistice qui mit fin à la première uerre mondiale, Hitler posa à la France ses ropres conditions, et Gœring se tenait aux otés du Führer. C'était là, enfin, sa revanche de l'humiliation de la défaite qu'il avait ressentie si amèrement vingt-deux années auparavant. Il se trouvait maintenant, dans son uniforme bleu horizon constellé de décorations, dans ce même wagon-restaurant où les délégués allemands furent contraints de signer une capitulation qu'il avait toujours considérée comme honteuse.

Avec cette politesse impersonnelle réservée dans les meilleurs hôtels aux hôtes dont l'importance rend leur exclusion impossible, l'hôtel Ritz, à Paris, reçut le maréchal. Gœring se laissa aller à l'indolence de sa nature et ce laisser-aller se communiqua à tous ses subordonnés. Chacun dans la Luftwaffe, de Milch au plus humble mécano, sut que, pour le moment du moins, le commandant en chef se souciait moins des ultimes opérations d'une guerre considérée par lui et eux comme virtuellement gagnée, que des trésors dispensés sur lui par les victoires déjà acquises.

Les préparatifs de l'assaut qui devait pulvériser la résistance britannique furent enfin achevés, et Gœring retourna dans le Nord au quartier général de la Luftwaffe. Les expériences de la guerre en Pologne, de la bataille de Norvège et de la défaite de la France avaient démontré l'efficacité de la méthode d'attaque des appareils ennemis au sol. Du moins en avait-il toujours été ainsi, et Gœring en conclut qu'il en serait de même avec la Royal Air Force. Des officiers possédant des connaissances professionnelles plus approfondies que le maréchal exprimèrent un avis différent, mais il ne fut tenu aucun compte de leurs objections.

Pendant plusieurs années, les décisions de Gœring avaient eu force de loi en Allemagne, et ce n'était pas la R. A. F. qui viendrait les contrecarrer. Il décida donc que les bases britanniques seraient bombardées et les chasseurs ennemis détruits au sol ; tous les conseils de ses experts, notamment de ses principaux pilotes, ne le détourneraient pas de ce but.

En conséquence, les bombardiers de Gœring décollèrent en vagues successives à destination des bases aériennes de l'Angleterre méridionale pour revenir, souvent fort malmenés, tout en signalant qu'ils avaient dûment arrosé les objectifs qui leur avaient été assignés. Au quartier général de Kesselring, ces rapports comblaient d'aise Gœring qui allait aussitôt biffer d'une croix sur la carte des opérations les escadrilles anglaises indiquées à l'emplacement de la base mentionnée par chacun d'eux. Des pilotes d'expérience comme Galland, dont il a déjà été question, et qui avait maintenant le grade de lieutenant-colonel, firent remarquer que le simple fait d'avoir bombardé une base britannique n'impliquait pas nécessairement la destruction totale de tous les appareils qui s'y trouvaient rattachés. Gœring se refusa à écouter ces propos défaitistes. Les bases avaient été bombardées, donc elles n'existaient plus. La campagne de Pologne avait prouvé qu'il ne pouvait en être autrement. Cette fois, cependant, il ne lançait pas ses escadres aériennes sur la Pologne et les événements allaient lui démontrer avant peu l'étendue de son faux calcul.

A la longue, le maréchal, qui s'intéressait maintenant aux développements de la campagne, se contenta de soutenir que les chasseurs britanniques qui restaient ne devaient plus constituer qu'une opposition négligeable. Il lui était parfaitement indifférent que les chefs d'opérations de la Luftwaffe ne partageassent

pas son point de vue. Et il donna l'ordre de bombarder Londres de jour.

Ses instructions aux bombardiers qui devaient se lancer sur la capitale étaient décevantes dans leur simplicité. Les appareils, escortés par des chasseurs, devraient voler à 6.000 ou 7.000 mètres d'altitude, lâcher leurs bombes et revenir à leurs bases françaises. Considérant, selon Gœring, qu'aucune force importante de chasseurs britanniques ne pouvait plus désormais s'opposer à ses escadrilles, les ordres paraissaient assez raisonnables, mais les pilotes allemands allaient bientôt découvrir la fausseté de cette assertion.

Un nombre inattendu de Spitfires et de Hurricanes s'envolèrent afin d'intercepter les envahisseurs, et, pour une raison alors incompréhensible aux Allemands, il leur semblait impossible de les éviter. L'apparition inopportune des Britanniques eût été supportable aux équipages des bombardiers si les chasseurs allemands avaient pu se maintenir auprès des appareils plus lents qu'ils étaient chargés de protéger. Ce ne devait pas être le cas. Les rapides et maniables Messerschmitts furent incapables de régler leur vitesse sur celle des lourds bombardiers et durent, pour y parvenir, s'éloigner de la formation, puis faire demi-tour pour s'en rapprocher de nouveau.

Ce furent ces intervalles que choisirent précisément les chasseurs britanniques pour attaquer et accroître la tension des équipages des bombardiers. Ceux-ci s'en plaignirent à Gœring, et le Feld-maréchal, avec son esprit de décision coutumier, trouva une solution très simple à leur problème. Il décréta que les chasseurs allemands voleraient dorénavant en ligne droite pour demeurer continuellement auprès des bombardiers. Le fait que l'opération était non seulement techniquement impossible mais privait les chasseurs de leur principal atout — celui de la vitesse et de la liberté de manœuvre — ne se présentait apparemment pas à l'esprit de Gœring. Les intéressés protestèrent vivement contre cet ordre, et le colonel Galland se montra particulièrement violent dans ses remontrances. Comment, s'écria-t-il, pouvait-on demander à un *Me*-109 l'exécution de telles instructions ? Le maréchal explosa :

— Alors, sacré nom... que vous faut-il comme chasseurs, Galland ?

Le jeune officier répliqua aussitôt :

— Une escadrille de Spitfires, Monsieur ! Et sa répartie fit le tour de la Luftwaffe qui commençait à émettre des doutes sérieux sur la compétence de son commandant en chef.

Les raids de jour sur Londres échouèrent et contraignirent la Luftwaffe à revenir aux bombardements de nuit. Gœring se désintéressa de toute l'affaire. Il n'y avait rien de particulièrement héroïque à envoyer des bombardiers sur une ville ennemie protégée par l'obscurité. La destruction de Londres s'annonçait comme une histoire longue et monotone qui n'attirait guère le Feld-maréchal.

On a déjà beaucoup parlé des résidences de Gœring : Carinhall, le palais de Berlin (maintenant très peu utilisé) et Rominten. Il convient d'ajouter à la liste un palais mobile dans lequel il passa une grande partie de son temps.

Entre toutes choses, Gœring adorait voyager, se montrer, recevoir en divers endroits les applaudissements du plus grand nombre possible de gens, se convaincre *de visu* qu'il était aimé et respecté, ce qu'il n'avait jamais ce de désirer ardemment. A mesure que son vo me augmentait — il pesait maintenant 127 logs — se déplacer en avion devenait pour de plus en plus pénible et, de toute faç Hitler lui avait donné l'ordre de ne voler qu cas d'absolue nécessité. Cependant, il dev voyager et, de même qu'il ne trouvait aucu maison assez belle pour le loger, aucun tr ordinaire n'était assez bon pour le transpor On avait donc construit un train spécial bapt du nom de code « Asie ».

En fait, « Asie » représentait deux trai le premier étant un train-pilote formé de v gons ordinaires dont deux faisaient autref partie du célèbre « Train bleu » français. comprenait, en outre, des voitures spécia pour le transport d'autos et un wagon muni douches destinées aux troupes accompagn le convoi. Le train spécial de Gœring, tiré deux des plus lourdes locomotives que les C mins de fer allemands pouvaient fournir, co portait à l'avant et à l'arrière une plate-for supportant des canons antiaériens. Le tr entier avait été conçu spécialement, mais deux wagons servant à l'usage de Gœri étaient particulièrement remarquables.

Ces véhicules massifs, spécialement lestés plomb afin que leur distingué occupant su le moins possible de cahots inhérents à t parcours en chemin de fer, comprenaient premier lieu l'immense garde-robe dont Gœri ne se séparait jamais dans ses déplacemer La façon particulière dont les uniformes Feld-maréchal étaient disposés exigeait be coup d'espace, si bien qu'il ne restait dans reste du wagon que l'emplacement de de chambres à coucher — une pour lui-même, u autre pour Frau Gœring — d'un cabinet toilette soigneusement aménagé et d'un pe bureau garni de boiseries et contigu à la cha bre de Gœring.

Le second wagon comprenait un uniq grand salon meublé d'acajou et équipé d' projecteur de films que Gœring utilisait pr que chaque soir dans ses voyages pour conn tre les dernières nouveautés de l'écran. wagon suivant servait de chambre des car et de poste de commandement. Venaient ensu le wagon restaurant et, enfin, vers l'arrière, voitures spécialement conçues pour le conf des hôtes de distinction du maréchal et officiers supérieurs de son Etat-major. Les vers services d'entretien et de fonctionnem du train n'occupaient pas moins de 171 perso nes, et tous les frais passaient au « compte r litaire » dont les fonds étaient fournis p l'Etat. La guerre s'éternisant, les frais finir par dépasser de loin toutes les autres dépen militaires du maréchal.

En octobre 1940, alors que les bombardi allemands se préparaient pour leurs premi raids de jour sur Londres, les deux trains s'él gnèrent de Berlin en direction de l'Ouest. cours de ce premier déplacement « princie de la guerre, Gœring était accompagné p deux vieux amis qui formaient ce qu'on ap lait ironiquement son « Brain Trust ». Bru Loerzer, camarade des jours lointains du 1 Régiment d'infanterie, ne reprit du servi actif qu'en Pologne. Aujourd'hui, nanti du g de de général, il n'avait d'autres occupatio que celles d'être le compagnon constant Gœring. Lorsque celui-ci distribuait des dé rations, Loerzer se tenait derrière lui, porta

les boîtes de carton qui contenaient les Croix de Fer. Lorsque le maréchal effectuait des achats à Paris ou visitait le Jeu de Paume pour inspecter les trésors d'art réunis par ses agents, on remarquait encore le général Loerzer à son côté.

On y voyait également « Pilli » Koerner, prodigue en conseils et flatteries, lesquels s'adaptant opportunément à l'état d'esprit du moment, recevaient aussitôt un accueil favorable. Le colonel von Brauchitsch, fils du Feldmaréchal de ce nom, et plus tard aide de camp principal de Gœring, dissimulait de son mieux l'antipathie que lui inspiraient Loerzer et Koerner, sans rien négliger, toutefois, pour les évincer. Il n'y parvint jamais.

Le propriétaire du train spécial était devenu, dans son genre, un personnage unique. Le 19 juillet 1940, Hitler, grisé de victoire, avait créé douze nouveaux « Feld-maréchaux » privant ainsi Gœring de la distinction d'être le seul Allemand des forces combattantes à porter ce titre prestigieux. Mais l'idée que les autres — simples militaires de carrière — aient la prétention d'approcher de sa solitaire éminence était intolérable. Hitler avait donc imaginé un grade spécial, sans précédent dans l'Histoire allemande. C'est ainsi que le train « Asie » quitta Berlin, emmenant avec lui Hermann Gœring, *Reichsmarshall* — le seul maréchal du Grand Reich allemand. La garde-robe du wagon-lit comportait une nouvelle série d'uniformes, aux épaulettes plus étincelantes que toutes celles que Gœring avait portées jusqu'alors, tandis que dans un coffret, le bâton du *Reichsmarshall* serti de diamants reposait glorieusement sur son lit de velours blanc.

Le train se dirigeait vers le Nord de la France, via Bruxelles. L'itinéraire avait été soigneusement étudié pour qu'à chaque arrêt éventuel se trouvât un tunnel où le convoi pourrait se soustraire à toute observation aérienne.

Plusieurs jours se passèrent en excursions. Le commandant en chef dirigeant le grand coup porté contre l'Angleterre trouva le temps de visiter les plages de Dunkerque qui avaient vu la dernière résistance de l'armée britannique. Puis le train roula vers Paris où la suite « princière » attendait... toujours au Ritz.

12. UN AMATEUR D'ART

Tous ceux qui furent en mesure de suivre les pérégrinations quelque peu compliquées du *Reichsmarshall* Gœring au cours de la guerre n'ont pas manqué d'être surpris par les nombreuses heures que le commandant en chef des forces aériennes allemandes pouvait consacrer à ses visites à Paris. Entre la chute de la France et la fin de 1943, il ne séjourna pas moins de vingt fois dans la capitale française. Chacun de ces voyages était marqué par le passage de son train spécial sur les lignes du réseau français, passage fort redouté des fonctionnaires allemands et français des chemins de fer, car il désorganisait les horaires. Et chaque visite était suivie par le retour vers l'Allemagne des mêmes wagons considérablement plus chargés qu'à l'aller.

On a plus d'une fois évoqué la véritable passion qu'éprouvait le maréchal à collectionner les œuvres d'art. Peu après l'accession au pouvoir des nationaux-socialistes en 1933, Hitler et Gœring avaient conçu un plan selon lequel ce dernier devait s'efforcer de constituer, par tous les moyens en son pouvoir, la plus magnifique collection de trésors artistiques imaginable.

Ces trésors, dont il jouirait sa vie durant, devaient devenir, après sa mort, propriété de la nation allemande et exposés dans un splendide musée dont l'emplacement avait été discuté, mais jamais décidé. Il fut question, un moment, d'abriter la future collection à Carinhall.

Déjà, son ambitieux fondateur voyait son palais devenir une Mecque pour les touristes, et avait envisagé la construction d'une voie ferrée spéciale reliant Berlin à la *Schorfheide*.

Mais réunir une collection artistique digne de la nation allemande représentait une entreprise coûteuse qui, malgré les dons les plus généreux des industriels allemands, se révélait difficilement réalisable.

En outre, Hitler lui-même s'était mis à collectionner des objets d'art, et bientôt la concurrence entre lui et son « fidèle paladin » devint telle qu'une sorte d'accord tacite s'établit entre les deux hommes, « chacun conservant sa trouvaille pour soi ».

La chute de la France, de la Belgique et de la Hollande apporta une solution idéale aux préoccupations de Gœring. Ces trois pays recélaient des trésors d'une incomparable beauté et d'une immense valeur et, grâce à un arrangement commode qui donnait à la monnaie allemande d'occupation un avantage de 20 pour 1 sur les monnaies des territoires occupés, on pouvait se permettre d'acheter à n'importe quel prix sans cesser de faire une bonne affaire.

Alfred Rosenberg, le « philosophe » du parti national-socialiste, eut tôt fait de découvrir qu'en temps de guerre la philosophie n'a pas cours. Il avait peu à faire, et son oisiveté forcée lui pesait. Désormais, une tâche s'offrait à lui. Un organisme s'intitulant *Einsatzstab Reichsleiten Rosenberg* fut créé pour réunir,

au nom de Hitler, dans les pays occupés, des documents politiques permettant d'intensifier la « lutte contre la juiverie et la franc-maçonnerie ». En juillet 1940, s'ouvrit le « Bureau occidental » de cet organisme, qui fonctionnait déjà en Pologne, et Gœring ne perdit pas de temps pour étendre le champ de son activité. Le 5 novembre 1940, le maréchal lança un ordre à Paris autorisant officiellement l'Organisation Rosenberg à inclure dans ses fonctions la confiscation des « collections artistiques juives », et il s'y prit si bien pour faire modifier les termes précisant les raisons et les buts de cet organisme que les collections d'œuvres d'art devinrent, en fait, sa principale occupation.

L'autre collectionneur passionné, Adolf Hitler, s'empressa de donner des instructions afin que le « Bureau occidental » de Rosenberg qui, techniquement parlant, dépendait directement de lui, expédiât en Allemagne toutes les œuvres d'art confisquées, en vertu du décret Gœring, pour y être mises à la disposition personnelle du Führer. Pour la première fois, cependant, Gœring allait délibérément s'employer à ne pas tenir compte d'un ordre de Hitler.

Bientôt, ce fut Gœring et non Hitler, qui devint la personnalité dominante envers laquelle l'Organisation Rosenberg se tenait pour responsable. Rosenberg lui-même, malgré son inclination naturelle à exécuter à la lettre les ordres de Hitler, n'était pas assez fort sur le plan politique pour s'opposer au puissant maréchal. En outre, la direction de la Luftwaffe permettait à Gœring de mettre à la disposition de l'Organisation le matériel de transport et le personnel militaire d'escorte qu'elle n'aurait pu se procurer autrement, et conférait un caractère militaire à ses pillages. Bien qu'il s'agît, dans presque tous les cas, de trésors artistiques confisqués, Gœring lui-même, montrant à l'occasion, et non pour la première fois, des scrupules bourgeois cadrant mal avec d'autres éléments de son caractère, insista pour qu'aucun bien saisi n'adornât les murs de Carinhall. Il chargea, en conséquence, un expert français, M. Jacques Beltrand, d'estimer toute œuvre d'art qu'il lui prenait la fantaisie de choisir dans les collections Rosenberg. Les objets désignés étaient alors expédiés au quartier général de Gœring à Berlin, mais sans contre-partie d'argent, bien que les factures établies d'après les évaluations de M. Beltrand fussent envoyées à Carinhall, et sans qu'il fut jamais question d'une méthode de paiement quelconque.

Bien que la Hollande et la Belgique possédassent des trésors appréciables, la France demeurait le terrain de chasse favori du maréchal. Le marché d'art de Paris était de loin le plus actif d'Europe. La défaite française donna aux acheteurs allemands l'occasion de s'abattre comme des sauterelles sur les expositions parisiennes, leurs poches bourrées de marks d'occupation. Peu de marchands français résistaient à la tentation de « tondre » l'ignorant Teuton, et il n'est pas douteux que les ignorants Teutons, y compris Gœring et tous ses experts, aient été parfois complètement « tondus ». Bien que Gœring récoltât en France nombre d'objets sans valeur, il réussit à se procurer, sans frais personnels, des peintures, des tapisseries et des statues dont certaines faisaient partie depuis longtemps du patrimoine glorieux de la civilisation occidentale.

Pour donner une idée de l'extension du pillage par le maréchal des trésors de l'Europe occidentale, il suffit de se référer à une liste établie en octobre 1942 et selon laquelle Gœring avait alors acquis pour son propre usage, et en France seulement, 237 tableaux, 15 vitraux, 28 statues diverses, 51 meubles anciens et 36 tapis et tapisseries. La collection comportait 12 œuvres de Boucher, dont les nus délicats et arrondis répondaient plus particulièrement au goût du maréchal, 4 Cézanne, 13 Corot, 10 Degas, 5 Van Gogh, 10 Renoir, 1 Velasquez, 1 Reynolds, 3 Rubens, ainsi qu'un grand nombre de primitifs français et flamands.

A titre indicatif de l'évaluation des tableaux par les « experts » de Gœring, on peut mentionner que le « Portrait of a Lady » de Reynolds, de la collection Rothschild, fut officiellement côté à 12.000 francs, celui de Van Gogh par lui-même, qui montre l'artiste en turban et fumant la pipe, 500.000 francs, et un Rembrandt, 150.000 francs.

Ces trésors — loin de représenter la totalité des acquisitions de Gœring en France — furent destinés pour la plupart à enrichir sa collection privée. Il montrait toutefois assez de discernement pour ne pas dédaigner des œuvres de maîtres qui ne l'attiraient pas particulièrement, ou même celles de peintres que la terminologie nazie qualifiait de « dégénérés ». Car, bien que des peintures de Braque ou de Picasso, par exemple, fussent peu en harmonie avec le goût personnel de Gœring ou avec le goût officiel du IIIe Reich, il existait encore des gens dans le monde pour les admirer et, à ce point de vue, ces œuvres représentaient pour Gœring une valeur marchande. Dans les territoires occupés de l'Europe, l'acquisition de monnaies étrangères présentait peu de difficultés pour le maréchal. Il n'avait qu'à demander pour obtenir autant de francs français et belges ou de florins qu'il lui fallait pour ses transactions. Mais les francs suisses étaient rares — si rares que même le maréchal du Reich ne pouvait les utiliser autrement que pour des raisons essentielles à la poursuite de la guerre. Toutefois, en disposant d'un nombre substantiel d'œuvres cotées d'impressionnistes à titre de monnaie d'échange, il était possible d'obtenir les tableaux convoités par le maréchal, et que les marchands suisses n'auraient cédé ni contre des marks allemands, ni contre toute autre monnaie des pays occupés.

Un simple exemple suffira à illustrer tous les autres. En 1941, Gœring remit 25 œuvres d'impressionnistes français — Corot, Daumier, Degas, Van Gogh, Manet, Renoir et Sisley — à un marchand de Lucerne en échange de 7 tableaux, dont 4 de Lucas Cranach le vieux, un de Lucas Cranach le jeune et les 2 autres de primitifs allemands. Cette collection fut évaluée globalement à 169.000 francs suisses. La collection totale de Gœring destinée au « troc » comportait un peu moins de 100 tableaux pour se limiter à la France seule, les artistes allant de Braque et Modigliani à Chirico et Matisse. Nombre de ces toiles avaient été saisies par l'Organisation Rosenberg parmi les collections juives.

Au printemps de 1941, Gœring se rendit de nouveau en France. Comme d'habitude, l'Organisation Rosenberg et ses agents personnels lui présentèrent, dans la Salle du Jeu de Paume, leur meilleur choix de tableaux, sculptures et tapisseries. Mais Gœring se trouvait cette fois à Paris pour son travail autant que pour son

plaisir. L'hiver ne s'était pas montré, à son égard, particulièrement favorable. Les bombardements de jour sur Londres avaient coûté à la Luftwaffe plus qu'elle ne pouvait se permettre et donné place à un raid de nuit beaucoup moins dramatique, mais qui n'obtint pas davantage l'effet escompté. Au cours d'une réunion des officiers supérieurs de l'Aviation, tenue au quartier général de l'Armée aérienne n° 3, à Paris, Gœring reprocha amèrement à ceux-ci leur échec contre la Grande-Bretagne, et leur annonça ensuite une intéressante nouvelle. Le Führer se proposait d'attaquer l'Union soviétique, car, à son point de vue, s'il ne le faisait pas, l'Union soviétique attaquerait l'Allemagne. Le maréchal ajouta qu'il ne croyait pas lui-même à cette dernière éventualité — une des rares occasions où il admettait publiquement que son opinion différait de celle de Hitler — et donna à entendre à ceux qui l'entouraient que l'attaque sur la Russie était imminente.

La nouvelle atterra les officiers. Un groupe d'ingénieurs avait été récemment envoyé en Russie par le meilleur ami de Gœring, le général Ernst Udet, maintenant chargé de tout l'approvisionnement et de l'équipement de la Luftwaffe. Les Russes, très obligeamment, on doit l'admettre si, comme le pensait Hitler, ils avaient l'intention d'attaquer l'Allemagne, firent visiter leurs usines aéronautiques aux experts allemands, puis les renvoyèrent à Berlin de fort mauvaise humeur. Les dits experts rapportèrent, par exemple, que la production de la seule fabrique de moteurs de Kuibychev dépassait celle des six principales usines de moteurs d'avions en Allemagne. Conscient des difficultés accrues que la Luftwaffe rencontrait maintenant à l'Ouest, Milch pria Gœring d'exposer à Hitler la folie qu'il y aurait à s'engager contre un nouvel ennemi.

Comme toujours, Gœring, timide pacifiste, acquiesça ; mais, comme toujours, il eut peur d'agir lui-même, se refusa à aborder Hitler sur ce sujet et ordonna à Milch de ne le faire sous aucun prétexte.

Lorsque le 22 juin 1941, l'armée allemande, à la grande surprise de la plupart de ses membres, fut lancée contre l'Union soviétique, Gœring demeura tranquillement à Carinhall. Il désapprouvait cette nouvelle aventure. La confiance allègre qu'il manifestait un an auparavant dans l'efficacité de sa Luftwaffe commençait à s'amenuiser devant la résistance obstinée des Britanniques et les coups de plus en plus forts que leurs bombardiers portaient maintenant à l'Allemagne même. Ajouter délibérément un autre ennemi à l'hostilité déjà suffisamment formidable de l'Empire britannique, auquel pouvaient d'un jour à l'autre se joindre les Etats-Unis, semblait pure folie au maréchal. A présent, il faisait la grimace dans la *Schorfheide*, alors que l'armée allemande, après avoir brisé le léger cordon de couverture des forces russes, se heurtait contre toute attente à une résistance opiniâtre.

Dans les milieux du parti, on pensait que la guerre avec l'Union soviétique ne durerait pas plus de six semaines. Gœring ne le croyait pas, mais il semblait maintenant qu'il prît de moins en moins part aux discussions. Mieux valait vivre paisiblement à Carinhall et se rendre en juin à Rominten. Quand la grande offensive sur Moscou se déclencha à l'automne, le maréchal Gœring, commandant en chef des forces aériennes allemandes, chassait en Prusse orientale.

13. L'HEURE DE NEMESIS

La menace d'invasion pesait lourdement sur le Reich, à l'aube de 1944, mais non plus seulement à l'Est, où les armées allemandes tentaient vainement de refouler la marée russe, encore relativement assez éloignée des frontières de leur pays. La menace venait également de l'Ouest.

Selon les rapports des Services de Renseignements, l'attaque sur le Continent, promise depuis longtemps par les chefs britanniques et américains, aurait certainement lieu avant la fin de l'année, et Hitler ne cachait pas son appréhension. Il s'en prenait durement à Gœring qui l'avait trompé, et celui-ci, ployant sous les reproches adressés par le Führer sur un ton si élevé qu'on les entendait de l'antichambre, reconnaissait humblement son erreur. Les Américains, admettait-il, avaient fait plus que leurs preuves comme constructeurs d'appareils et d'aviateurs. Il les avait sous-estimés. Mais, assurait-il au Führer, tout irait bien de nouveau puisque l'ennemi d'outre-Atlantique était arrivé maintenant à la limite extrême de ses possibilités. Ses réserves en hommes se trouvant presque épuisées, à quoi lui servaient tant d'avions si les équipages venaient à manquer ?

L'échec de Gœring était maintenant manifeste et le prestige de son armée aérienne à son niveau le plus bas. Le maître de Carinhall restait dans son palais à méditer, s'astreignant à venir à Berlin une ou deux fois par semaine pour des *Lagesbesprechungen* à la Chancellerie de Hitler, qui représentaient, pour lui et les officiers qui l'accompagnaient, une véritable torture. A ces réunions, auxquelles prenaient part les chefs des trois services, Hitler ne manquait jamais de déverser sa bile sur l'homme qui avait naguère été son favori. Les aides

de camp du maréchal, qui se tenaient hors de la Salle des Conférences, entendaient la voix du Führer s'élever en accents rageurs contre leur chef et parfois se risquaient d'eux-mêmes à fermer les portes métalliques de la pièce, les simples portes boisées ne suffisant pas à étouffer les sons qui faisaient connaître au monde extérieur l'humiliation de Gœring. Et, tandis que les membres de l'Etat-major du maréchal attendaient la fin de l'épreuve, des officiers d'autres services passant par le vestibule leur demandaient ironiquement combien d'avions la Luftwaffe avait abattus dans les dernières vingt-quatre heures.

Après chacune de ces humiliations trop pénibles à supporter, Gœring, revenu à Carinhall, s'enfermait seul, trois ou quatre heures durant, écroulé dans un fauteuil, apparemment incapable de parole ou de mouvement. Malheureusement, il ne fallait pas compter, à présent, sur une rédemption, et cela, dans son cœur, Gœring le savait.

Il se trouvait à Veldenstein au moment où les premiers libérateurs britanniques et américains mirent le pied sur le sol de France. Adoptant le point de vue du Führer, et l'acceptant d'autant mieux qu'il coïncidait avec son propre espoir, il prétendit accueillir l'invasion avec confiance dès lors que le haut-commandement allemand savait où il allait porter son contre-coup. Comme président du Conseil de Défense du Reich (car Gœring avait conservé tous ses titres, bien qu'il eût perdu les faveurs de Hitler), il passa les jours qui suivirent les premiers débarquements de Normandie en conversations décousues avec tel ou tel industriel, parlotes qui n'aboutissaient à rien.

Le matin du 20 juillet s'annonça calme et ensoleillé. Enfin, Gœring allait visiter le « front » ; c'est-à-dire qu'il entreprendrait une brève excursion de Rominten, où il résidait actuellement, vers la frontière lithuanienne, le front se trouvant maintenant, en effet, très proche de la Prusse orientale, les Russes menaçant Kaunas. Pendant deux heures, les files de voitures — aides de camp, chauffeurs et escorte — attendirent le bon plaisir du maréchal jusqu'au moment où parvint la nouvelle de l'événement qui allait annuler tous les projets de voyage. Une bombe avait explosé dans la salle où Hitler conférait avec son Etat-major. Bien que le Führer eut échappé à la mort, quelques-uns de ses officiers furent moins heureux. Gœring prit aussitôt la direction du « Repaire du Loup ».

Il est peu probable que Gœring fut formellement impliqué dans le complot du 20 juillet ; toutefois, ceux qui étaient de service ce jour-là à Rominten, et entre les mains desquels passèrent tous les messages télétypés et téléphonés à l'adresse du feld-maréchal, ne peuvent se défendre de penser que leur maître avait, en fait, une prescience de ce qui se tramait. Si le plan des conspirateurs avait réussi, et si la mort de Hitler avait permis à ses assassins de constituer en Allemagne le gouvernement militaire dûment préparé dans tous ses détails, il n'est pas improbable que le maréchal se fût dépêché de faire cause commune avec eux. L'étrange retard apporté au départ du commandant en chef pour une inspection du front, départ qui devait avoir lieu à 10 heures et fut finalement annulé plus de deux heures après, semble donner quelque crédit à cette hypothèse. Selon ceux qui se trouvaient à Rominten ce jour-là et qui peuvent en témoigner encore aujourd'hui, Gœrin ayant eu vent de ce qui se préparait ne pu résister à la tentation d'attendre à proximit de l'endroit où le meurtre devait s'accompli afin d'être le premier à en connaître le ré sultat. Dans ce but, il remit à plus tard un tournée qui, se fût-elle effectuée en temps vou lu, l'eût montré roulant innocemment en voi ture sur une route de Prusse orientale au mo ment précis où la bombe explosait dans « Repaire du Loup », mais l'eût également mi dans l'impossibilité de suivre de près le cour des événements.

La conspiration avait échoué. Hitler était vivant et Gœring, s'empressant d'aller le congratuler à son quartier général, ordonna à la Luftwaffe en termes analogues à ceux qu'il employa pour l'épuration de 1934, de se dé barrasser de tout officier, soldat ou civil de quelque rang qu'il appartînt, prenant fait et cause pour ceux qui avaient pensé supprimer le Führer.

A la fin de l'année, Carinhall n'était plus un retraite sûre, la forteresse inviolable du second personnage du Reich. La compagnie de garde forte de 120 hommes, veillait toujours autou de la grande demeure, mais les vengeurs se trouvaient tout proches maintenant. La veill de Noël, von Rundstedt comprit la vanité d son effort dans les Ardennes et tenta de rom pre le contact avec l'ennemi. Seuls, les ordre de Hitler de poursuivre l'offensive coûte qu coûte le retenaient. Les tanks russes atteignaien la Prusse orientale et l'accès au cœur de l'Alle magne semblait leur être ouvert. Ce que Gœ ring craignait depuis 1938 s'annonçait imm nent. Il n'avait rien fait pour empêcher l guerre ; la guerre était venue, puis la défait entraînant avec elle la perte de tout ce que *Reichsmarshall* avait amassé pour lui-mêm au cours de vingt-deux ans de piraterie politi que. Il tourna les yeux vers l'Ouest dans l'es poir d'un compromis.

Il fut un temps, après tout, où il compta des amis anglais, et il croyait qu'il jouissa encore d'une certaine popularité, sinon e Grande-Bretagne, si malmenée par ses bomba diers, du moins aux Etats-Unis où, grâce Dieu, le poids de la Luftwaffe aux jours de s grandeur ne s'était jamais fait sentir. Le mar chal pensait que s'il pouvait seulement établi le contact avec l'Ouest, lui, et lui seul, parm tous les chefs de l'Allemagne, se trouvait e mesure d'obtenir un accord susceptible de sa ver son pays de l'invasion russe qui le mena çait. Cette croyance, cette espérance l'obs daient, mais il n'osait se risquer positivemen à tenter la chance. Sa réputation vis-à-vis d Führer n'était-elle pas déjà suffisamme compromise ?

Ainsi, un Noël misérable, déjà marqué, Carinhall par le spectre de la destruction, u Noël qui voyait moins de cadeaux que les an nées précédentes et des divertissements plu factices annonçait une sombre nouvelle anné

Bientôt, les camions commencèrent à s'élo gner de Carinhall, emportant une grande part des collections artistiques du maréchal vers profond refuge de Kurfurst, près de Potsda où les trésors se trouveraient à l'abri des bo bes alliées. Une bonne part du magot éta déjà entassée dans le propre refuge de Cari hall et les articles de moindre valeur avaie été transportés à 20 kilomètres de là, au m noir de Ringenwalde, près duquel le frère

au Gœring, le Dr Sonnemann, et un certain mbre d'amis de sa sœur chassés comme lui Berlin par les bombes, demeuraient dans e petite ferme à Gollin et à Mauterndorf.
A présent que les armées soviétiques se trouent proches de la capitale tout devait être nsporté en lieu sûr dans le Sud. La collecn qui, en 1939, réunissait quelque 200 piès, comportait maintenant plus de 2.000 œues d'art, y compris 1.375 tableaux, 250 sculpes, 108 tapisseries, 200 meubles d'époque, tapis persans et français, 75 vitraux et 175 jets d'art divers.
Pendant la première semaine de février 1945, train spécial quitta la gare de Forst Zima en rection de Neuhaus, en Franconie. En cette ime conjoncture, Gœring s'était tourné vers maison de son enfance, car la gare de Neuus desservait le château de Veldenstein, et tait là que le maréchal se proposait de caer une grande part de son trésor.
Gœring avait acquis quelque temps auparant le château de Veldenstein que l'on était en in de reconstruire, à l'exemple de ses autres sidences, au goût du propriétaire. Perchée r une éminence au pied de laquelle étaient oupées les maisons de brique de la petite ville Neuhaus, sa tour blanche rompant la perctive des forêts de pins des montagnes de anconie, la demeure était presqu'une réplique château miniature qui avait été l'un des raits du paysage de Carinhall. Une compaie du génie, mise à la disposition du maréal, en dépit des tâches plus urgentes qui ttendaient au moment où se jouait le destin l'Allemagne, s'affairait aux travaux de renstruction, comme le train s'approchait de euhaus.
Gœring ne pouvait rien faire d'autre mainnant que d'attendre l'inévitable dénouement. es misérables « rapports du Führer » se teient toujours à la Chancellerie, et Gœring y rendait encore, venant de Carinhall à trars les décombres de Berlin et les défenses risoires que des groupes de citoyens hagards evaient contre les blindés russes, au milieu es unités peu entraînées de la Volkssturm, tte « garde civile » allemande créée par itler au mois d'octobre dernier.
Après quoi, une fois terminée l'horrible séan en présence d'un Führer dont la folie appaissait de plus en plus évidente aux yeux de ux qui l'approchaient, c'était le retour dans désordre des rues obscures jusqu'à Carinhall. rfois, de fréquentes alertes aériennes — elles mblaient se succéder à présent sans interption — obligeaient Gœring à se réfugier ns un abri berlinois où il était encore acueilli affectueusement par ce peuple qu'il avait ntribué à perdre. A ces occasions, il prodiait des paroles d'encouragement, afin d'enetenir un suprême espoir de victoire, et ses diteurs s'en montraient encore réconfortés et i témoignaient leur gratitude.
Le 12 janvier 1945, cinquante-deuxième anversaire de Gœring, les armées de l'U. R. S. S. prirent leur avance en Pologne et en Prusse orientale. En moins d'une semaine, elles aient rompu le front allemand sur près de 0 kilomètres. A la fin du mois, Gleiwitz et atowice tombaient et, avec ces deux villes, le ief du Plan de Quatre ans, le Président du onseil de Défense du Reich, voyait le charon, l'acier et le pétrole de Haute-Silésie lui happer. Au cours de ce mois, plus de 200.000 Allemands furent tués et 75.000 faits prisonniers sur le seul front oriental. En tant que force aérienne, la Luftwaffe avait virtuellement cessé d'exister, et la fleur de ses jeunes hommes combattait maintenant farouchement avec les troupes de terre, mais non plus sous les ordres de Gœring. Celui-ci n'exerçait plus de commandement digne de ce nom.

Une nouvelle fois, Gœring se demanda s'il n'allait pas tenter de renverser Hitler et, pendant un moment, il se rappela certaine vieille alliance. N'avait-il pas un jour, avec Himmler, amené la ruine de Röhm ? Depuis lors, les deux hommes avaient non seulement cessé d'être alliés mais étaient devenus des ennemis acharnés. Cependant, Himmler se trouvait à présent, lui aussi, dans une demi-disgrâce, son crédit auprès de Hitler ayant été affaibli par l'homme que Gœring considérait également comme son adversaire le plus implacable : Martin Bormann. Pourrait-il s'entendre avec Himmler ?... Peut-être.

Dans les vastes salles vides de Carinhall, Gœring méditait tandis que, dans la galerie d'art, résonnaient les marteaux des emballeurs et se répercutait le bruit de leurs pas sur des planchers jadis couverts de tapis. Il méditait encore sans parvenir à prendre une décision.

Emmy Gœring avait passé ses dernières nuits dans le profond abri de Carinhall et ses derniers jours à venir en aide à des amis sinistrés de Berlin et à tous ceux dont la situation paraissait réclamer son assistance. Aujourd'hui 30 janvier, tout était fini. La rupture du front oriental semblait définitive et ce n'étaient ni les mesures improvisées, ni les réactions spasmodiques des Allemands qui allaient pouvoir arrêter l'offensive russe. Cent cinquante divisions allemandes avaient été mises en pièces par les maréchaux Koniev, Joukov et Rokossovsky, et la route de Carinhall s'ouvrait à l'envahisseur.

Frau Gœring empaqueta en hâte des vêtements et objets personnels dont certains de ses bijoux. Puis, accompagnée de sa meilleure amie, Frau Bouhler, elle quitta Carinhall pour la dernière fois par un train spécial qui l'attendait pour la conduire à Berchtesgaden. Hitler avait lui-même donné l'ordre aux femmes et aux enfants de fuir la résidence.

Comme le train démarrait dans le crépuscule d'un soir d'hiver, le maréchal agitait la main en signe d'adieu à sa femme et à sa petite fille. Il leur avait promis de mourir les armes à la main si tout semblait irrémédiablement perdu, et il pleurait tandis que la lumière rouge du wagon de queue disparaissait dans la nuit.

Carinhall lui parut encore plus vide que ne l'avait été l'appartement de la Badenschestrasse après la mort de Carin.

Du début de février jusqu'aux premiers jours de mars, les Allemands perdirent 100.000 hommes sur le front occidental. Le 7 mars, les Américains occupaient Cologne ; le 23, la 2e armée britannique, sous les ordres du général Dempsey, et la 9e armée américaine, commandée par le général Simpson, traversaient le Rhin en force. Le 25 mars, aucun défenseur allemand ne se trouvait plus sur la rive gauche du Rhin. L'armée soviétique occupait toute la Prusse orientale ; et maintenant, les Russes, qui avaient pénétré en Silésie, traversaient la Tchécoslovaquie en direction de la Saxe et, venant de la Baltique, poussaient vers Berlin. Le moral de l'armée s'était effondré. Le feld-

maréchal Keitel s'était vu dans l'obligation de décréter que tout officier qui aiderait un subordonné à quitter la zone des combats en lui fournissant un faux laissez-passer ou autres papiers serait traité en saboteur et condamné à mort. La guerre touchait à sa fin.

Entre temps, Emmy Gœring et ses amies passaient des jours pleins d'anxiété dans le calme de Berchtesgaden, cependant que les villages des alentours, nichés aux flancs des monts de Bavière déployaient une activité fiévreuse et sans espoir. C'est vers ces villages qu'affluaient maintenant les principaux fonctionnaires des ministères de Berlin, amenant avec eux des camions entiers de fiches et de documents. Là, dans ses chères montagnes, le Führer avait décidé que s'organiserait le dernier noyau de résistance du nazisme. C'était la « redoute nationale » sur laquelle se portaient, venant de l'Est et de l'Ouest, les colonnes russes et américaines. Il semblait que la famille du *Reichsmarschall* dût encore se risquer à vivre au milieu d'un champ de bataille.

Chaque soir, le maréchal téléphonait de Carinhall s'enquérant de la santé d'Emmy et de l'enfant, se plaignant d'être désespérément seul, réaffirmant sa détermination de mourir face à l'ennemi plutôt que de se rendre. Mais n'était-il pas toujours le second personnage du Reich ? Ne pouvait-il accomplir encore quelque chose qui se révélait impossible au Führer ou à quelqu'un d'autre ? Gœring avait toujours cru pouvoir traiter avec l'étranger. Ne pourrait-il négocier avec le général Eisenhower ?

Cependant Carinhall ne devait sous aucun prétexte tomber aux mains des Russes qui s'en trouvaient maintenant dangereusement rapprochés. Sur ordre de Gœring, des bombes furent placées dans la cave et dans toutes les parties du bâtiment où les explosions devaient avoir le maximum d'effet. L'officier commandant la compagnie de garde reçut la mission d'allumer les mèches dès que les Russes atteindraient le parc entourant la résidence. Seule, la tombe de Carin ne fut pas minée. Bien qu'il parût peu probable qu'il dût jamais la rejoindre dans le grand cercueil d'étain dans lequel elle reposait, Gœring décida que ses restes ne seraient pas profanés, même par lui. Le cercueil demeura dans son caveau de briques.

Le 20 avril eut lieu de nouveau un des redoutables « rapports de Hitler ». Les avant-gardes d'une armée russe avaient été vues à Lübben, à 100 kilomètres seulement au sud de Berlin ; si un chef nazi désirait quitter par la route la capitale perdue, à lui de tenter sa dernière chance. Hitler abandonnait toute idée de défense du « réduit » bavarois. Il resterait à Berlin dans l'attente des événements. Cette décision annoncée par le Führer lui-même, dans un appel au peuple allemand qui devait être son dernier discours d'anniversaire sur ce qui restait du réseau radiophonique allemand, ne cadrait pas du tout avec les projets de Gœring. Ayant passé de mortelles heures dans l'entourage du Führer, sa présence n'étant plus qu'affaire de routine, le maréchal s'arma de courage et demanda à Hitler si, lui aussi, devait rester à Berlin ou s'il ne ferait pas mieux de se rendre en Bavière où il pourrait se rendre plus utile sur le front Sud qui manquait précisément d'un chef jouissant d'une certaine autorité. La réponse de Hitler à cette proposition donne la mesure de la disgrâce dans laquelle était tombé le « Fidèle Paladin ».

Le Führer, loin de s'emporter comme le gnait Gœring, accueillit la suggestion de le plus détaché qui fût :

— Naturellement, tout à fait d'accord, cher Gœring ! dit-il, mettant fin, par ces à la tragique association qui, en l'espace vingt-trois ans, avait conduit les deux hom à une puissance rarement égalée dans l'Hist et à une chute dont celle-ci offre égaler peu d'exemples.

Prenant à peine le temps de dire adie ses compagnons, au poste de commandem Gœring s'éloigna dans la nuit pour retou une dernière fois à Carinhall.

Tout semblait prêt pour le départ : les mions du maréchal étaient chargés, sa voi personnelle et celles de son Etat-major a daient en ordre de marche.

Mais l'aviation ennemie, dont les su avaient détruit sa réputation, allait en avoir son mot à dire. Jusqu'à 1 h. 20, dan nuit du 21 avril, l'alerte retint tout le mo dans les abris, et ce ne fut qu'à 3 heures Gœring lui-même quitta son palais pour jours.

Le maréchal arriva à Berchtesgaden l'après-midi, tout heureux de retrouver sa me et sa fille en bonne santé. Emmy s'e çait d'être gaie. Dans l'intervalle, à Be Hitler, hurlant de rage, exigeait l'exécution médiate de tout l'Etat-major de la Luftwaf le retrait de la compagnie de garde de nhall. Il sombrait, de toute évidence, dan dernier stade de sa folie paranoïaque.

Dans le Sud, Gœring luttait, comme il l'a déjà fait auparavant, entre son devoir et intérêt, sans pouvoir se décider pour l'un pour l'autre. Dans son discours d'annivers Hitler avait promis à son peuple « une rieuse victoire allemande », et il se pou après tout que le Führer ne se trompât pa l'avenir lui donnait raison et si, entre te Gœring, suivant son instinct, était entré rapports avec les Alliés sans l'autorisatio Hitler, il aurait perdu le peu de crédit conservait auprès de ce dernier. D'autre comment le Führer pouvait-il avoir raiso Que restait-il en dehors de la défaite ? Le sens et la prudence n'exigeaient-elles point le second personnage de l'Allemagne qu l'encontre du Führer enfermé dans Berli trouvait libre de ses mouvements dans ce nes limites, tentât de sauver ce qu'il pou du naufrage ? Durant vingt-quatre he Gœring pesa ces divers problèmes, sans venir à se décider.

Le soir du 22 avril, le général Koller, avait succédé à Korten comme chef d' major de l'Air, reçut un rapport verbal à quartier général sur l'état de Hitler. Le Fü lui déclara le général Christian, avait sou d'une dépression nerveuse et jugeait inutil poursuivre la guerre. Lui-même se refusa quitter Berlin, en dépit des efforts de son tourage pour le faire revenir sur cette déci et le Dr. Goebbels, sa femme et ses enf étaient venus le rejoindre à la Chancell Hitler avait fait savoir aux autres membre l'Etat-major qu'ils pourraient quitter le « ker » quand ils voudraient et aller où bon semblerait.

En officier d'état-major bien dressé, K décida sur le champ de rapporter cette con sation à son commandant en chef. Il téléph à Berchtesgaden où on lui répondit que le

chal le priait de venir immédiatement par
ion. Avant de partir, Koller rendit visite au
ldmaréchal Jodl, qui avait dans l'armée les
êmes fonctions que lui, à son quartier gé-
ral, près de Krampnitz. Selon Jodl, Hitler
rait déclaré qu'il ne pouvait plus continuer
diriger la défense du Reich et qu'il apparte-
it désormais à Gœring de faire le nécessaire.
r quoi, Jodl objecta que les troupes ne vou-
aient pas se battre pour le *Reichsmarshall* :
— Se battre ? s'étonna Hitler. Qu'entendez-
us par là ? Il n'y a plus guère de combats
livrer. Lorsque le moment sera venu de né-
cier, Gœring s'en tirera mieux que moi.

Porteur de ces nouvelles, Koller décolla de
erlin, le 23 avril à 3 h. 30, pour arriver à
rchtesgaden à midi.

Le nouveau venu fut immédiatement appelé
conférence par Gœring, en présence de son
emier aide de camp, le colonel von Brau-
itsch, et de Philip Bouhler. A peine eut-il
is connaissance des nouvelles apportées par
ller que Gœring envoya chercher le Dr. Lam-
ers, chef de la Chancellerie, avec le texte de
loi du 29 juin 1941, par laquelle Hitler avait
fficiellement désigné son successeur. Lammers
porta le document dans une boîte métallique
tous se mirent à l'étudier. Ses termes ne
issaient place à aucune équivoque :

« Au cas où la maladie, ou toute autre cause,
'empêcherait, même temporairement, d'assu-
er ma tâche, et où je ne pourrais donner per-
nnellement des instructions concernant l'exé-
tion de mes fonctions pendant cette période,
désigne comme successeur dans tous mes
ouvoirs le Maréchal du Grand Reich allemand,
ermann Gœring. »

Hitler vivait-il encore ? s'enquit Gœring.
ller déclara qu'il vivait lorsqu'il avait quitté
erlin, mais que, d'après tout ce qu'il savait,
pouvait maintenant être mort. Ne valait-il
s mieux, dans ce cas, envoyer un signal par
dio afin de clarifier la situation ? Toutes les
rsonnes présentes furent de cet avis, et Gœ-
ng dicta un message d'une telle longueur que
ller crut devoir l'avertir que, dans l'état
tuel des communications, l'information au-
it, sous cette forme, peu de chance d'arriver
destination. Enfin Gœring et son chef d'Etat-
ajor s'accordèrent sur le texte suivant :

« Q. G. 23-4-45. Mon Führer. Admettez-vous
'en conséquence de votre décision de demeu-
r à votre poste de bataille dans la forteresse
Berlin et conformément à votre décret du
-6-41 j'assume, en tant que votre successeur,
gouvernement du Reich avec pleine liberté
action dans les affaires intérieures et exté-
ures ?

« Faute de réponse à 22 heures, je présu-
erai que vous n'êtes plus libre de vos actes.
considérerai alors que les conditions préli-
naires spécifiées dans votre décret ont été
mplies et j'agirai pour le bien du Peuple et
la Patrie. Ne peux exprimer par des mots
que je ressens pour vous en ces heures les
is sombres de ma vie. Vous le savez. Que
eu vous protège et vous permette de venir
us rejoindre le plus tôt possible en dépit de
t.

Votre dévoué Hermann Gœring. »

Gœring fit suivre ce message d'un autre
ressé au colonel von Below, l'aide de camp
Hitler, l'informant des faits et lui ordon-
nt de remettre son télégramme à Hitler en personne. Puis, il avertit Ribbentrop, son grand ennemi, et Jodl des mesures qu'il venait de prendre, en soulignant qu'au cas où il n'aurait aucune réponse de Hitler dans les délais convenus, ils devraient venir tous deux conférer avec lui à Berchtesgaden.

Ayant expédié ces messages, Gœring s'assit au milieu de ses amis, et l'on discuta de l'avenir. En admettant, selon toute probabilité, qu'aucune réponse de Hitler ne soit parvenue à 22 heures, le premier acte de Gœring consisterait à adresser un appel aux forces armées et à la Nation. Tous les ministres du gouvernement actuel seraient remplacés, et il fallait surtout écarter Ribbentrop au plus tôt. Le comte Folke Bernadotte, chef de la Croix-Rouge suédoise, serait invité à venir rendre visite au maréchal immédiatement, afin de le conseiller sur le meilleur moyen d'entrer en rapports avec Eisenhower. Gœring manifesta son désir de se rendre directement en avion auprès du commandant en chef allié. En attendant, il demanda que fut renforcée la garde de Berchtesgaden et le commandant local mit 100 canons antiaériens à sa disposition.

Il semblait, si tragiques que fussent les circonstances, que Gœring eût enfin réussi à satisfaire son ultime ambition. Il était Führer du Reich allemand, non plus le second personnage de l'Allemagne, mais son chef. Le soir tomba lentement, tandis que le maréchal attendait un mot de Berlin, avec le secret espoir qu'il n'arriverait jamais.

Il arriva pourtant. Hitler était toujours bien en vie. Le message que Gœring tenait d'une main tremblante, était rédigé dans son style le plus concis :

« Le décret du 29-6-41 ne peut entrer en vigueur sans mon autorisation spéciale. Rien ne permet de supposer que je n'agis pas librement. J'interdis en conséquence toute action dans le sens que vous indiquez.

Adolf Hitler. »

Mais si Hitler était libre lorsqu'il envoya ce télégramme, celui qui le reçût ne l'était pas. A 22 heures précises, heure limite assignée par Gœring à la réponse de Hitler, un détachement de S. S. entra dans la maison. Son commandant, l'*Obersturmbannführer* Frank, s'avança. Le Maréchal du Grand Reich allemand se trouvait en état d'arrestation !

Pendant un moment, Gœring n'en crut pas ses oreilles. Puis il se rendit compte que Bormann avait gagné une manche. Ce devait être sur son ordre qu'il était maintenant prisonnier, et le télégramme signé « Führer » qui parvint peu de temps après, annonçant que Gœring et sa famille avaient été condamnés à mort, ne pouvait certainement émaner d'une autre personne que de Bormann. En revanche, nul doute que Hitler lui-même avait envoyé le message interdisant à Gœring d'assumer les pouvoirs qu'il demandait. Donc, il vivait. Et, de toute évidence également, Bormann, saisissant sa chance, avait profité de l'état de dépression du Führer pour se venger de son vieil ennemi.

Avec la permission de ses gardiens, Gœring dicta et envoya des messages à Ribbentrop, Himmler et Jodl, les informant que Hitler était vivant et annulant la conférence à laquelle il les avait convoqués.

Ces radiogrammes parvinrent régulièrement à leurs destinataires. Bormann avait bien tra-

vaillé. Tandis que le maréchal, auquel les S. S. avaient même refusé la compagnie de sa femme, attendait misérablement dans la petite maison de Berchtesgaden, Eigruber, le Gauleiter (gouverneur du parti) local rassembla la parde civile sous prétexte que la sécurité de son *Gau* se trouvait menacée et annonça que tous ceux qui s'opposaient à Hitler dans sa circonscription, y compris Gœring, seraient fusillés. Quelques heures plus tard, ce fonctionnaire trop zélé voyait ses plans annulés ; mais, le 24 avril, juste avant minuit, Kaltenbrunner, personnage à peine moins sinistre que Heydrich auquel il succédait, fit une courte visite à Berchtesgaden et partit aussi vite qu'il était venu, sans avoir adressé la parole aux prisonniers qui comprenaient, outre le maréchal, tous ses aides de camp.

Le lendemain, les deux membres du « Brain Trust » arrivèrent, l'air abattu. Le général Loerzer et « Pilli » Koerner jetèrent un regard timide à l'intérieur de la maison où Gœring était confiné, parlèrent aux gardes S. S., apprirent qu'ils ne pourraient communiquer avec leur ami et, tout en offrant de lui rendre visite chaque jour s'il avait besoin d'eux, s'en allèrent en emportant 78 caisses d'objets divers. On ne les revit plus chez Gœring jusqu'à la fin de la guerre.

La Luftwaffe, entre temps, s'était vue doter d'un nouveau commandant en chef. Le général Ritter von Greim, officier d'aviation, commandant en chef de la 6e Flotte aérienne, ayant son quartier général à Munich, reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Berlin par la voie des airs. Il s'entretint avec Koller avant de partir.

Le chef d'Etat-major savait fort bien ce que signifiait la convocation de von Greim, mais lorsque celui-ci traita Gœring de traître, il n'hésita pas à prendre la défense du maréchal.

Le soir du 26 avril, le général von Greim, parti de Munich, arriva à la Chancellerie, à Berlin, après un vol aventureux au cours duquel il avait été blessé à la jambe, les Russes l'ayant forcé deux fois à atterrir.

Tandis qu'il reposait, allongé dans l'infirmerie du « Bunker », Hitler vint à son chevet et déclara, comme le prévoyait Koller, qu'il l'avait convoqué pour le nommer commandant en chef de la Luftwaffe, à la place de Gœring. Gœring, ajouta le Führer, s'était rendu coupable de trahison et de désertion envers lui et envers l'Allemagne. Il s'était réfugié à Berchtesgaden, malgré ses ordres, et avait eu l'impudence de lui demander par télégramme d'être désigné comme son successeur. « En conséquence », poursuivit Hitler, « j'ai ordonné son arrestation, en lui enlevant tous ses titres et fonctions, et maintenant je m'adresse à vous, von Greim, pour tenter de rassembler les restes épars de la Luftwaffe qu'a laissés votre prédécesseur ».

Si Gœring devait aux machinations de Bormann l'animosité de Hitler à son égard, alors Bormann avait fait du bon travail. Tandis que Hitler s'entretenait avec son successeur à Berlin, un télégramme parvint au prisonnier de Berchtesgaden et, cette fois également, le style distinctif du Führer garantissait suffisamment son origine :

« Vos actes sont passibles de la peine de mort. En raison de l'éminence de vos services passés, je m'abstiendrai de recourir à la procédure normale si vous abandonnez tous vos titres et fonctions, faute de quoi d'autres sures interviendront. »

Immobilisé dans l'atmosphère malsaine l'abri — aucun aménagement sanitaire n'a été prévu pour un aussi grand nombre de sonnes — sa femme et son enfant, ses a de camps et domestiques réunis pêle-m autour de lui, Gœring, à la lecture de ce gramme ne pouvait éprouver qu'une profo amertume. Le 29 avril lui apporta un so gement quoi qu'il lui en coûtât une nouv séparation d'avec sa femme.

Usant de tous ses talents de persuas Gœring démontra à Franck qu'il ne serait moins bien surveillé dans son château de M terndorf que dans le cadre immonde de l' de Berchtesgaden. A la suite de quoi, laiss provisoirement sa femme et son enfant place, le maréchal — pour autant qu'on p vait encore l'appeler ainsi — franchit s bonne garde les quelques kilomètres qui s raient le Berghof de Mauterndorf.

Le 1er mai, le commandant de la garde Mauterndorf reçut un télégramme de Ber signé, non par Hitler, cette fois, mais par B mann. Il semblait sceller le sort de Gœring

— La situation s'aggrave à Berlin. Si n devions échouer, vous devrez veiller sur v honneur, sur vos vies et sur celles de vos milles, à ce que les traîtres du 23 avril puissent s'échapper.

Le *Standartenführer* Brause, chargé mai nant de la garde de Gœring, n'apprécia pas tout le ton de ce message et fit part de ses d tes à Koller, qui venait chaque jour lui ren visite.

— La Luftwaffe a-t-elle l'intention de libé Gœring de Force ? demanda-t-il, à moitié sireux de voir le fait se produire. « Si était, les S. S. se trouveraient évidemment état d'infériorité numérique ».

Pour prendre la température du chef S. Koller répliqua brusquement qu'il n'avait cunement l'intention de tenter l'aventure p que, suivant les ordres de Brause, il ne re sirait qu'à enlever un cadavre. Sur quoi Bra entreprit de protéger la vie de Gœring co ses propres hommes dans le cas où une tative serait faite par la Luftwaffe pour libé le maréchal, et Koller demanda au feld-m chal Kesselring, qui commandait mainten toutes les forces à l'Ouest, de fournir des tr pes pour le coup de main. Kesselring acce la proposition, mais à la condition que Doen qui venait précisément ce jour-là d'être dési comme successeur de Hitler, fût d'ab consulté.

En attendant, la solitude du prisonnier quelque peu adoucie par l'arrivée de ses ai de camp, le colonel von Brauchitsch, le c mandant Mühr et le capitaine Klaas, que avait autorisés à quitter Berchtesgaden p aller le rejoindre. Deux jours passèrent s nouvelles de Kesselring. Les consignes con nant la détention de Gœring s'étaient mai nant considérablement relâchées, et il pou se promener avec ses officiers sur les te entourant le château. Le 4 mai, Reichenhell nord de Berchtesgaden, c'est-à-dire encore au nord de Mauterndorf, se trouvait aux m des Américains, et Berchtesgaden même su point de se rendre. A 17 h. 30, ce même j le général Pickard, de la Luftwaffe, pous jusqu'au château de Mauterndorf, fut sur d'apercevoir Gœring penché sur la clôture

dant la route. Le maréchal s'empressa de donner au général un message verbal pour Koller.

En premier lieu, ce message spécifiait que la personne de Gœring devait être protégée par des troupes de la Luftwaffe. Koller devait ensuite envoyer un officier à Eisenhower pour lui proposer de recevoir Gœring, accompagné du feld-maréchal Kesselring, en vue d'un entretien d'homme à homme, sans obligation pour les deux parties. Gœring expliqua au général Pickard impressionné qu'il croyait à la vertu bienfaisante de son nom à l'étranger et que l'on pouvait encore espérer négocier avec l'Ouest. Les télégrammes ordonnant son arrestation, ajouta-t-il, émanaient de Bormann, alors que Hitler était déjà mort — affirmation dont il devait reconnaître la fausseté à la lumière des renseignements ultérieurs — et il insista sur le fait qu'il était le successeur légal du Führer. On le considérait, dit-il, à l'étranger et surtout aux Etats-Unis, comme le plus populaire de tous les chefs allemands.

Pickard s'en fut, et Gœring retourna au château. Un autre jour s'écoula et, le 6 mai, l'Armistice fut signé. Gœring, à ce moment, avait recouvré sa liberté. Quelques troupes de l'aviation s'étaient enfin montrées à Mauterndorf et les S. S., complètement démoralisés, n'avaient été que trop heureux de leur remettre l'encombrant captif et de se retirer ensuite le plus loin possible.

Sans une seconde de retard, Gœring, dès sa libération, fit transmettre un long message par radio au successeur de Hitler, l'amiral Doenitz. Le radiogramme, daté du 6 mai, mérite d'être reproduit car rien ne reflète mieux l'état d'esprit de l'homme en ces moments critiques :

« Radiogramme à l'amiral Doenitz :

« Etes-vous, amiral, au courant de l'intrigue dangereuse pour la sécurité de l'Etat, menée par le Reichsleiter Bormann, en vue de m'éliminer ? Toutes les mesures prises contre moi découlèrent du message que j'envoyai en toute loyauté au Führer, lui demandant s'il désirait que son ordre concernant son successeur entrât en vigueur...

« Les mesures prises à mon encontre furent exécutées sur la foi d'un radiogramme signé Bormann. Je n'ai été interrogé par personne malgré mon insistance, et toute tentative de justification de ma position me fut refusée. Le Reichsführer S. S. Himmler peut confirmer l'immense étendue de ces intrigues. Je viens d'apprendre que vous avez l'intention d'envoyer Jodl à Eisenhower pour négocier. Je crois nécessaire, dans l'intérêt de notre peuple, que parallèlement aux négociations officielles de Jodl, je puisse prendre officiellement contact avec Eisenhower comme pour un entretien entre maréchaux. Ma réussite dans toutes les importantes négociations à l'étranger, que le Führer me confia avant la guerre, représente une garantie suffisante à mon espoir de créer une atmosphère personnelle profitable aux négociations de Jodl. En outre, la Grande-Bretagne et l'Amérique ont toutes deux prouvé, par leur presse et leur radio, ainsi que par les déclarations de leurs hommes d'Etat au cours de ces dernières années, que leur attitude à mon égard était plus favorable qu'envers d'autres chefs politiques allemands. Je pense qu'en cette heure pénible, tous devraient collaborer et que rien ne saurait être négligé qui puisse assurer aussi loin que possible l'avenir de l'Allemagne.

Gœring, Maréchal du Reich. »

Lorsque ce télégramme parvint à son quartier général, l'amiral Doenitz y jeta un coup d'œil et le classa sans même se donner la peine de dicter une réponse.

Cependant, Gœring ne perdait pas l'espoir qu'il lui serait permis de jouer un rôle prépondérant dans la situation, qui, si tragique qu'elle fût pour l'Allemagne, ne lui en paraissait pas moins, à lui, merveilleusement dramatique.

Le 7 mai, il dépêcha son principal aide de camp, von Brauchitsch, à l'Etat-major américain le plus proche, avec des lettres pour le général Eisenhower dans lesquelles il demandait un entretien au commandant en chef allié. Après de multiples difficultés dues à un trafic considérable sur les routes, von Brauchitsch remit ses lettres à l'Etat-major d'une division du Texas ; il y reçut l'ordre de retourner vers son maître pour l'informer qu''il devait se rendre au château de Fischhorn où il serait placé sous la protection des Américains.

Lorsque le 8 mai, le général Stack se présenta à Fischhorn avec 30 hommes pour prendre en charge ce prisonnier de marque, il fut désagréablement surpris d'apprendre que Gœring n'était pas arrivé. Celui-ci ne se décidait toujours pas. Mais, cette fois, les Américains le firent pour lui. Un ordre comminatoire du général Stack le fit venir en hâte de Mauterndorf et, après un long et fatigant délai causé par un encombrement sur le parcours dont il fut dégagé par les troupes américaines, Gœring se trouva enfin face à face avec un général ennemi.

Gœring déploya toute son amabilité au cours de cette entrevue, sans se départir d'une attitude de soldat pleine de dignité. De son côté, le général Stack, s'il ne se montra pas aussi expansif que son prisonnier l'espérait, ne s'en comporta pas moins avec politesse. La rencontre qui suivit avec plusieurs journalistes américains — hommes et femmes — fut plus pénible. Elle ne ressemblait en rien à ces interviews que le général accordait occasionnellement à la presse étrangère, au temps de sa splendeur. Il ne se trouvait plus aujourd'hui en situation de traiter les journalistes avec condescendance ou de leur indiquer ce qu'ils devraient écrire. Il se sentait bien humilié. Ce ne fut que lorsque le fanion du Texas, emblème de la division à laquelle il venait de se rendre, eût été déployé et lui-même invité à se placer devant pour être photographié qu'il reprit sa bonne humeur. Il se redressa orgueilleusement et prit un air avantageux au moment du déclic des objectifs. Puis, il s'en alla dîner avec le général Stack, tandis que ses aides de camp prenaient la direction du mess des officiers.

Le dîner eut des conséquences désastreuses. « Stars and Stripes », le journal de l'armée américaine, révéla avec indignation, le lendemain, que le fameux Gœring avait été traité royalement par un général américain et qu'on avait servi du poulet à ses aides de camp. Un régime plus sévère fut aussitôt imposé. On logea Gœring et ses subordonnés dans deux pièces communicantes et les cuisines de campagne fournirent la nourriture. Gœring devait sans cesse répondre aux questions des officiers et à celles de toutes sortes de journalistes et parfois aussi de gens poussés par une simple curiosité, mais qui n'en étaient pas moins admis à voir le maréchal captif.

Cependant, rien ne venait d'Eisenhower, et la possibilité pour Gœring de jouer un rôle

décisif dans les destinées de l'Allemagne se faisait de plus en plus problématique.

Leurs armes ayant été, par quelque inadvertance, laissées en leur possession, Gœring et Brauchitsch se retirèrent dans la plus petite des deux pièces mises à leur disposition et se demandèrent s'il ne valait pas mieux mettre fin à leurs jours. A en juger par la manière dont ils étaient traités, par le silence d'Eisenhower et par les nouvelles qui leur parvenaient du monde extérieur, on ne pouvait douter que l'avenir de l'Allemagne serait décidé par les vainqueurs et seulement par eux. L'éventualité du suicide fut ainsi discutée pendant plusieurs heures jusqu'à l'arrivée de nouvelles qui allaient la chasser de l'esprit de Gœring.

Il était question de faire passer en jugement, sous des accusations non encore spécifiées, les chefs de l'Allemagne nationale-socialiste tombés dans les mains des Alliés. Voilà donc une nouvelle occasion de briller ! Bien que l'amiral Doenitz eût assumé pour quelques jours le gouvernement de l'Allemagne au nom du Führer, Gœring demeurait sans conteste le plus éminent survivant de la hiérarchie nazie. A lui, plus qu'à aucun de ses anciens collègues susceptibles d'être jugés avec lui, incombait le devoir de présenter, devant le peuple allemand et devant le monde, l'ultime défense du national-socialisme.

De toute évidence, l'attention du monde civilisé serait attirée vers ce procès dramatique et, bien entendu, en premier lieu vers Hermann Gœring. Même maintenant, il pouvait être le Führer de ce qui restait du nazisme, et il ne fallait pas perdre cette chance.

Gœring abandonna donc toute pensée de suicide et se soumit avec une étonnante bonne grâce au régime de la prison.

14. SUPRÊME JUGEMENT

TANDIS que les troupes américaines déménageaient des abris de Berchtesgaden les plus belles pièces de la collection d'art de Gœring, découvrant, à leur grande déception, que certaines, notamment des meubles, des livres et des documents, avaient été enlevées de trois wagons du train spécial remisé momentanément dans un tunnel de la gare, un avion transportait Gœring à « Ashcan ». Ce camp, situé à Mondorf, dans le Luxembourg, servait en quelque sorte de purgatoire pour les prisonniers éminents susceptibles de passer en jugement.

La captivité imposait bien des privations. Depuis sa seconde cure à l'asile de Langoro, Gœring ne recourait plus aux doses de morphine qui avaient menacé son équilibre mental. Ni au moment de son arrestation, ni à l'époque de sa grandeur, on n'avait pu prétendre qu'il s'adonnait à la drogue. Il s'était habitué à prendre de la paracodéine, dérivatif bénin de la morphine, que les autorités américaines lui supprimaient maintenant graduellement. Il ne s'en portait d'ailleurs que mieux. Ne pouvant plus désormais avaler à sa guise quelques tablettes de paracodéine après les avoir réunies dans sa main (elles étaient si petites qu'une centaine par jour équivalaient à peine à une dose de quatre grains de morphine) il éprouvait un besoin comparable à celui que ressentent nombre de gens pour les cigarettes, et la privation ne l'affecta pas plus qu'un gros fumeur empêché de se livrer à son plaisir favori.

Au moment de son arrestation, Gœring pesait 127 kilogs ; maintenant, grâce au traitement attentif des médecins américains — traitement auquel il se soumettait de bonne grâce — il perdait rapidement du poids. Lorsqu'il entra à la prison de Nuremberg, il n'accusa sur la balance que 95 kilogs.

A Mondorf, comme plus tard à Nuremberg, Gœring impressionna les Américains qui le gardaient et l'interrogeaient par sa perspicacité, l'équilibre de son cerveau et cette admirable faculté qui lui permettait d'enregistrer et d'apprendre quantité de choses sur tout ce qui se tramait et gravitait autour de lui. A Mondorf, où les conditions de sa détention étaient beaucoup moins sévères qu'elles le devinrent plus tard après son transfert à Nuremberg, le maréchal déchu avait réussi à connaître chaque après-midi, à l'heure du thé, l'essentiel de tout ce qui s'était passé le matin même, au cours de la réunion quotidienne à laquelle assistaient les officiers américains du camp.

Gœring répondit ouvertement et franchement à la plupart des questions dont on le harcelait. Un jour, à Mondorf, on l'invita à expliquer pourquoi Hitler s'était décidé à déclarer la guerre aux Etats-Unis :

— Je suppose, répliqua-t-il, que le Führer déclara la guerre aux Etats-Unis parce qu'il pensait que Roosevelt déclarerait la guerre à l'Allemagne s'il ne le faisait pas, et Hitler désirait frapper le premier coup.

L'Américain, assis en face du maréchal lorsqu'il émit cette opinion, souligna que si, au lieu de défier les Etats-Unis, Hitler avait publiquement exprimé, devant le Reichstag, les regrets du gouvernement allemand pour le bombardement de Pearl-Harbour, Roosevelt aurait été bien en peine d'entraîner son pays dans une guerre contre l'Allemagne, tant le sentiment isolationniste persistait en de nombreux points de l'Union.

— Si je croyais cela, déclara Gœring, je monerais directement là-haut et me tuerais !

— Ce ne serait pas facile, dit l'Américain, on a prévu cette éventualité ici et nous avons pris toutes les précautions.

Le maréchal eut un sourire étrange :

— Un homme peut toujours se donner la mort à l'heure qui lui convient, répliqua-t-il.

De tous les sujets discutés avec ses vainqueurs, c'était le sujet « Hermann Gœring » qui plaisait le plus au prisonnier. Il avait emporté avec lui, en captivité, un grand assortiment de photographies, dont quelques-unes de sa femme et de son enfant ; mais la plupart de lui-même. Il adorait distribuer celles-ci avec son autographe aux officiers américains prêts à les accepter. Il se considérait, ainsi qu'il l'expliquait en toute occasion à ceux qui voulaient bien l'écouter, comme « *ein Renaissancemensch* » (un homme de la Renaissance) et, à l'appui de son assertion, il invoquait sa passion des bijoux — surtout les émeraudes — et des beaux vêtements. Il est également significatif qu'au cours de sa détention deux faits l'affectèrent particulièrement : lorsqu'on lui retira ses médailles et ses décorations et lorsqu'il fut obligé, pour manger, de se servir seulement d'une cuiller, le couteau et la fourchette lui étant interdits :

— Ce n'est pas digne de civilisés de manger ainsi, protestait-il à chaque repas ; mais le règlement des prisons demeurait inchangé.

En septembre 1945, Gœring fut transféré à la prison de Nuremberg. On a souvent décrit la cellule dans laquelle il passa la dernière année de sa vie. Elle mesurait 2 m. 75 de large sur 4 mètres de long ; une épaisse porte en bois faisait face à une fenêtre à barreaux percée dans la muraille. L'ameublement était sommaire : d'un côté, un lit métallique, de l'autre un water-closet et une cuvette sous un robinet d'eau courante. Une chaise et une table en bois blanc complétaient le mobilier. La porte comportait un judas qui s'ouvrait et se fermait à volonté de l'extérieur et par lequel on faisait passer les repas au prisonnier ; ce judas permettait également aux gardiens de surveiller constamment le détenu. Ce n'est que lorsqu'il se trouvait assis sur le siège du W. C. que l'occupant de la cellule ne pouvait être observé du dehors; encore pouvait-on voir ses jambes et ses pieds.

Le règlement était sévère à la prison de Nuremberg. A aucun moment, même pendant les froides nuits d'hiver, Gœring ne pouvait se mettre au lit sans laisser sa tête et ses mains hors des couvertures. S'il se blottissait entre les draps, on le réveillait aussitôt pour l'obliger à sortir les mains. Des fouilles avaient lieu dans les cellules au moins une fois par semaine et parfois beaucoup plus souvent, tandis que le prisonnier se tenait nu dans un coin. On permettait une douche chaque semaine et les captifs pouvaient conserver dans leur cellule un complet leur appartenant, ainsi que du linge et des sous-vêtements de rechange. Les gardes, sous les ordres du colonel B. C. Andrus que Gœring détestait cordialement et appelait « le colonel des pompiers », avaient reçu la consigne formelle de ne jamais communiquer avec les prisonniers sauf pour des raisons de service. Les seigneurs étaient tombés bien bas !

Sa famille, dont il n'avait pas eu directement de nouvelles depuis sa capture, préoccupait avant tout Gœring dans les premiers jours de son emprisonnement à Nuremberg. Frau Gœring avait été arrêtée, elle aussi, dans l'intervalle et se trouvait maintenant dans une prison allemande. L'esprit de son mari ne semblait relativement à l'aise que lorsqu'il pouvait recevoir des lettres d'elle et lui écrire. Par la suite, il se soumit avec une étonnante bonne humeur aux rigueurs disciplinaires de la prison et parvint même à entretenir des relations amicales avec ses gardiens auxquels il parlait volontiers de l'Amérique, un pays qu'il n'avait jamais visité mais qui l'intéressait, de leurs familles et du bonheur qui les attendait chez eux.

La défense du maréchal avait été confiée au Dr Otto Stahmer, de Kiel. Le Dr. Walter Siemers, désigné pour défendre l'amiral Raeder joua également un rôle important en préparant la réponse de Gœring aux accusations portées contre lui.

La tâche de ces deux avocats et de leurs seconds se compliqua du fait qu'il leur était presque impossible d'amener leur client à envisager sérieusement les charges auxquelles il devrait faire face. Absolument certain que sa condamnation était décidée d'avance, Gœring n'éprouvait pas le besoin de se tracasser à préparer une défense laborieuse. Ses défenseurs venaient lui rendre visite régulièrement et s'en retournaient fort déprimés après chaque entretien ; comme tous les avocats consciencieux, ils tenaient à exposer le cas de leur client sous le meilleur jour possible, mais n'y étaient guère encouragés par l'intéressé lui-même.

Enfin, après des semaines de persuasion, le prisonnier consentit à s'intéresser sérieusement à son propre cas ; dès lors, l'énergie qu'il déploya au travail étonna ses avocats, bien qu'elle n'eût surpris aucun de ses proches collaborateurs au temps de sa grandeur. En quelques heures, il avait passé en revue le dossier d'accusation, y répondant d'un ton cassant point par point. Après quoi, il congédia ses avocats de l'air d'un homme qui vient d'accomplir une tâche ingrate qu'il avait remise de semaine en semaine et dont il était heureux d'être débarrassé.

Il pouvait désormais se reposer et goûter la vie car, dans un sens, il la goûtait. On ne pouvait douter que le monde entier regardait, fasciné, vers Nuremberg où se déroulait un drame dans lequel il jouait le premier rôle. L'acteur Gœring se félicitait qu'il en fût ainsi.

Le 8 mars 1946, les témoins cités par la défense pour le compte de l'ancien *Reichsmarshall* Gœring commencèrent leurs dépositions. Ecouteurs aux oreilles, lunettes noires sur les yeux, Gœring se tenait au banc des accusés, où seul Hess le séparait de son ennemi Ribbentrop, au moment où défilaient ces spectres du passé. De toute évidence, c'est sur une note extrêmement pénible pour Gœring que commencerait l'accusation. Dans la nuit des 24-25 mars 1944, soixante-seize officiers de la R. A. F. s'évadèrent du Stalag-Luft III, à Sagan, en Silésie. Trois d'entre eux seulement réussirent, huit furent détenus par la Gestapo une fois repris, quinze renvoyés à leur camp et cinquante fusillés. Quelle part de responsabilité personnelle avait-il dans ce crime ? Jusqu'à quel point se conforma-t-il à l'ordre de Hitler selon lequel les aviateurs alliés faits prisonniers et soupçonnés d'agression sur des civils allemands devaient être traités en hors-la-loi ?

Le 4 mars 1946, le colonel Smirnov, membre russe de l'Accusation, avait lu le rapport officiel britannique sur les meurtres de Sagan, et il appartenait maintenant à Gœring de prouver qu'il n'avait pas trempé dans un crime, peu compatible, en fait, avec son caractère. Il est possible qu'en entendant l'avocat russe lire le terrible rapport du massacre, il ait pensé pendant un instant au capitaine Beaumont auquel il avait apporté autrefois cigarettes, chocolat et réconfort, dans un camp de prisonniers, pendant une guerre qui, en dépit de sa bestialité et de toute ses misères, était demeurée, du moins en ce qui le concernait, une affaire relativement chevaleresque. Aujourd'hui, il se trouvait effectivement accusé du meurtre de cinquante officiers britanniques au cours de cette seconde guerre dans laquelle il faisait maintenant figure de principal protagoniste allemand.

On ne pourra jamais connaître le rôle véritable de Gœring dans les meurtres de Sagan ou dans le lynchage des aviateurs ennemis contraints d'atterrir sur le sol allemand ; toutefois, à la lumière de ce que l'on sait de son caractère, il n'est pas déraisonnable de croire à l'exactitude du témoignage apporté à ce sujet par le colonel von Brauchitsch, qui semblait mettre Gœring hors cause. Une fois de plus, semble-t-il, la lâcheté morale du *Reichsmarshall* avait fait de lui le complice d'un crime qu'il réprouvait au fond de son cœur.

Le 15 mai, Gœring donna sa propre version de l'affaire et, à la lumière de ce que l'on connaît des rapports entre Hitler et lui en 1944, l'explication ne semble pas dénuée de raison. A l'époque des fusillades de Sagan, Gœring se trouvait en congé, ce qui ne saurait surprendre. On l'avait mis, à son retour, au courant de ce qui s'était passé, et Himmler, qu'il était allé voir aussitôt, l'avait assuré que l'ordre du massacre émanait de Hitler en personne, en dépit de sa propre opposition. Malgré la défaveur dans laquelle Hitler le tenait, il avait souligné à celui-ci que ces exécutions de prisonniers de guerre britanniques pouvaient entraîner des représailles sur des aviateurs allemands capturés, et que cette affaire n'avaient pas contribué à relever le moral dans ses propres services. Hitler avait répondu avec colère que les pilotes allemands abattus sur le front oriental étaient exposés au lynchage et qu'il ne voyait donc pas pourquoi le même sort serait épargné à leurs adversaires du front occidental.

Gœring lui fit remarquer que les deux fronts n'avaient en réalité aucun rapport entre eux. Protestant de nouveau en juin 1944 contre la recommandation donnée aux civils, par le parti, de lyncher les aviateurs ennemis descendus. Gœring s'attira cette furieuse riposte de Hitler :

— Je sais parfaitement bien que les deux aviations ont conclu un accord mutuel de lâcheté.

— Il ne s'agit pas d'un accord de lâcheté de notre part, répliqua Gœring, mais il existe entre nous autres aviateurs une sorte de camaraderie, même si nous combattons les uns contre les autres.

Pour Hitler, soldat obscur de la première guerre mondiale, ces belles phrases n'avaient aucun sens, mais elles signifiaient beaucoup pour l'ancien commandant de l'escadrille Richthofen — en vérité, certains de ses actes passés l'avaient prouvé. Pourtant, cela ne suffisa pas à insuffler au maréchal le désir d'une a tion résolue contre un crime manifeste.

Le 18 mars, le juge Jackson, procureur g néral américain, commença le contre-interr gatoire du prisonnier. Il se heurta à plus fo que lui. Insuffisamment préparé, n'aya qu'une connaissance peu précise des faits s lesquels s'appuyait le dossier, Jackson fourn à Gœring l'occasion qu'il cherchait. Bien qu recourût presque uniquement à sa mémoir Gœring put répondre du tac au tac à son a versaire et utiliser le banc des témoins comm une tribune d'où il s'adressait au peuple all mand et au monde. Il ne chercha pas à réfut la plupart des accusations, souvent diffuses parfois même insignifiantes, que l'Américai portait contre lui. Embarrassant fréquemmer le juge sur une question de détail, il réussi sait à marquer un point important contre l'a cusation, et le sourire qui éclairait alors so visage montrait qu'il était fort content de lu Non content de répondre aux questions, il lançait dans de longues explications admir blement calculées pour présenter son cas sou le meilleur jour devant ses compatriotes, sino devant le Tribunal.

A la fin, l'accusateur américain protest violemment :

— Je tiens à faire remarquer respectueus ment à ce Tribunal que le témoin ne répon pas à l'interrogatoire et qu'il est parfaitemer futile de perdre notre temps si nous ne pou vons obtenir de réponses convenables à n questions...

Ce soir-là, Gœring s'en revint fort satisfa de la salle des séances. Il avait fait perdre so calme à son adversaire et il apprécia les congr tulations de ses co-détenus. Depuis longtemp Doenitz avait renoncé à ses prétentions d'êt le chef du parti au banc des accusés. Gœrin tenait le rôle et il sentait maintenant que droit était démontré de façon péremptoire.

Lorsque sir David Maxwell-Fyfe, K. C., pr cureur britannique adjoint au juge Jackso se leva à son tour, le 20 mars, quatre-ving sixième jour du procès, pour poursuivre contre-interrogatoire, l'atmosphère du Trib nal n'était plus la même. L'avocat britanniqu connaisait le dossier à fond alors que Gœrin ne s'était pas soucié d'en préparer un. S David s'attaquait maintenant uniquement au défauts de la cuirasse du prisonnier et il a parut bientôt clairement que les coups po taient. Lentement, méticuleusement, l'accus teur britannique reprit point par point, av le prisonnier, toute l'affaire des meurtres Sagan. Il l'amena à admettre que, non seul ment ils s'étaient perpétrés au su de la Ge tapo et de la police ordinaire, mais que le d recteur des opérations de la Luftwaffe et Feld-maréchal Milch n'en ignoraient rien. pouvait-il qu'ils fussent demeurés étrangers commandant en chef ? Le témoin tenta de dérober à la question et fut sèchement rappe à l'ordre par le juge Lawrence, président Tribunal. Gœring, tout en se défendant de vo loir rejeter la responsabilité des faits sur s subordonnés, allégua qu'il était absent au m ment où le Führer avait donné l'ordre de f siller les officiers évadés. Est-il vrai, deman finalement sir David, que la nouvelle des év sions de Sagan fut communiquée non seuleme au haut-commandement, au directeur des op rations du Ministère de l'Air et à l'inspecte

éral des prisonniers de guerre, mais aussi
aide de camp même de Gœring ? Celui-ci,
n, l'admit. Il l'avait nié la veille.
r David passa ensuite aux négociations
Dahlerus qui avaient précédé l'ouverture
hostilités, puis à la question des camps de
centration. Gœring se trouvait peu à peu
ulé à ses dernières défenses ; toutefois, il
pouvait perdre l'occasion de glorifier le
onal-socialisme, de défendre la mémoire
Führer.
- Je crois que vous avez déclaré au Tribu-
dit sir David, que votre loyauté envers le
rer est demeurée inébranlable jusqu'au
t. Est-ce exact ?
- C'est vrai, répondit Gœring.
- Continuez-vous, insista sir David, à jus-
r et à glorifier Hitler sachant qu'il a or-
né l'assassinat de ces cinquante jeunes of-
ers aviateurs, au Stalag-Luft III ?
- Je ne suis ici, répliqua Gœring, ni pour
ifier le Führer, Adolf Hitler, ni pour le glo-
r. Je suis ici pour souligner que ma fidé-
lui est demeurée acquise, car je crois qu'un
nent ne doit pas être seulement tenu dans
bons jours, mais aussi dans les mauvais,
nd il est beaucoup plus difficile de le faire.
uand, enfin, le 1er octobre 1946, Gœring,
nnu coupable, vit le lord de la Justice
rence se lever pour le condamner à mort,
ouva moyen de l'interrompre dès les pre-
rs mots. Montrant ses écouteurs dans les-
ls les paroles du juge britannique devaient
parvenir traduites en allemand, il se plai-
de ne rien entendre. Le président attendit
les gardes eussent rétabli le contact des
uteurs pour recommencer la lecture de la
ence. Mais elle fut interrompue de nouveau
Gœring, et ce n'est qu'après une seconde
aration des fils conducteurs que le verdict
être prononcé jusqu'au bout. Lorsqu'il l'eût
ndu, Gœring enleva les écouteurs, se leva
quitta le banc des accusés. En sortant, il
au garde américain près de la porte :
- Eh bien ! j'ai tout de même obtenu le
ximum !
e lendemain du verdict, Gœring adressa par
ruchement de ses avocats une requête au
seil allié de Berlin pour « que lui soit
rgné l'ignominie de la pendaison et qu'il
sse mourir en soldat devant un peloton
écution ».
ne s'attendait guère à ce que sa demande
agrée ; et elle ne le fut pas. C'est alors
l résolut de choisir lui-même sa fin.
allait y être encouragé par le suicide, à
emberg, de Robert Ley, chef nazi du
'ront du Travail » qui réussit à s'étrangler
aide d'une serviette, assis sur les lavabos
sa cellule, seul endroit où son corps échap-
en partie à la surveillance des gardes.
is jours avant le moment fatal où il pren-
it la tête du triste cortège des condamnés
u'aux potences que l'on installait dans le
nase de la prison, Gœring eut un dernier
retien avec sa femme. Emmy, courageuse
s son plus beau chapeau, vit, à travers la
le qui la séparait de son mari, s'avancer
étueusement vers elle le prisonnier, tirant
rière lui deux soldats américains auxquels
menottes le liaient. Il sourit gaiement :
- Tu vois, Emmy, s'écria-t-il, c'est encore
qui mène ! *(Ich führe immer noch).*

On a laissé entendre que Gœring recueillit la capsule de poison qui lui permit de se donner la mort des lèvres de sa femme, dans leur dernier baiser, ou que celle-ci parvint à la lui remettre en fraude d'une autre manière. Selon la théorie officielle, admise par la Commission d'Enquête, instituée après le suicide, le poison aurait été dissimulé par incision dans le corps ou cousu dans le creux du nombril. Plusieurs Allemands ont prétendu par la suite avoir fourni le poison au maréchal.

On ne saura probablement jamais exactement comment Gœring s'y prit pour se procurer le poison, cependant l'hypothèse à laquelle se rangent ses défenseurs, et en particulier le Dr. Siemers qui s'entretint avec lui peu avant son suicide, semble pour le moins aussi plausible que toute autre et peut-être, dans l'ensemble, plus probable.

Parmi les douceurs que Gœring était autorisé à recevoir en prison se trouvait une ration de cigares — vingt-cinq chaque semaine tirés de sa propre réserve. Le plus avisé des gardes n'aurait pu ouvrir un cigare pour y chercher un petit objet dissimulé sans risquer de le détruire. Tout au plus pouvait-on y insérer une fine aiguille et même sans le faire trop profondément. On peut raisonnablement penser que la minuscule ampoule fut cachée dans un cigare, qui faisait sans doute partie d'un des derniers envois adressés à Gœring avant la date de son exécution.

Dans le gymnase de la prison, l'exécuteur principal, le sergent-major Woods et ses aides, travaillèrent toute la journée du 15 octobre à préparer les deux potences dont Gœring devait être la première victime. Pour lui, avec ses 95 kilogs, une courte chute suffirait. Le prisonnier passa son dernier jour à écrire et ses pensées allaient, en ces heures, vers sa famille et le peuple allemand. Il écrivit à sa femme et à son beau-fils, Thomas von Kantzow, en Suède ; mais il rédigea d'abord son « testament au peuple allemand », qui fut conservé par les autorités américaines et dont le contenu n'a jamais été divulgué.

Le soir de son dernier jour sur cette terre, Gœring soupa et parla pendant un moment au Rev. Henry G. Gerecke, l'aumonier protestant de la prison. Puis il s'étendit sur le lit, ses mains hors des couvertures ainsi que l'exigeait le règlement, et sembla bientôt s'assoupir, sous les yeux des gardes qui le surveillaient. Soudain, vers 22 h. 45, ceux-ci virent le corps du prisonnier se secouer en de violentes convulsions. On appela immédiatement un médecin et l'aumonier, mais il était trop tard. A 22 h. 50, Gœring mourait dans les bras du pasteur. Pour que l'effet en fût rapide, le poison qu'il avait absorbé exigeait d'être dissous dans l'acide ; d'autre part, une ampoule contenant une solution mortelle aurait été peu facile à dissimuler en raison de son volume. Gœring avait donc avalé les cristaux, laissant les acides de son estomac les attaquer très lentement. Il avait reposé paisiblement jusqu'au moment où, le poison ayant agi et le secours d'une pompe stomacale étant devenu inutile, il n'avait pu réprimer plus longtemps les contractions violentes de tout son corps agonisant. Au moins, avait-il eu la mort qu'il s'était choisie et non celle qu'avaient décidée ses ennemis, et il s'était soustrait au nœud coulant.

15. UN MONCEAU DE GRAVATS

CARINHALL est un monceau de gravats. Les lourdes charges d'explosifs placées sur l'ordre du maître derrière la grande demeure furent allumées au moment où l'armée russe approchait de la Schorfheide ; elle ne laissèrent qu'une ruine fumante pour accueillir les vainqueurs.

Aujourd'hui, seule l'entrée du palais évoque en l'esprit du passant les gloires évanouies. Elle est flanquée de deux colonnes surmontées de lions de marbre et portant les armes de Gœring.

A une centaine de mètres plus au nord se trouvent les ruines du palais de conte de fée de la petite Edda, réplique en miniature du château de Sans-Souci, la maison de plaisance de Frédéric le Grand, près de Potsdam. Rien ne subsiste de sa minuscule boutique d'épicier, de son théâtre en miniature, des salons et des chambres à coucher, tous destinés, par leurs dimensions, à une personne de très petite taille. La fontaine du jardin classique qui bordait la façade de ce jouet merveilleux est tarie et brisée.

Les balles russes ont abattu les élans et le bison, les chevreuils et les cerfs qui faisaient l'orgueil du Grand Veneur du Reich, et les cuisines roulantes russes ont reçu leurs carcasses. Aujourd'hui, sangliers et lapins ont pris impunément possession de la réserve au gibier. Ils se sont multipliés au point de devenir une véritable plaie pour les garde-chasse qui, privés de leurs fusils par leurs maîtres soviétiques ne peuvent s'en débarrasser.

La tombe de Carin où son mari espérait la rejoindre demeure abandonnée. En 1945, des détrousseurs de cadavres s'introduisirent dans le caveau, dans l'espoir d'y découvrir des bijoux ou autres reliques de valeur, mais, ne trouvant rien, se retirèrent, laissant son occupante en paix. L'endroit acquit une sinistre réputation dans le voisinage et les paysans ne s'y aventurent pas volontiers.

La plage privée du maréchal sur le *Grosse Döllinsee* est, en revanche, très fréquentée par les pêcheurs du pays.

Le *Reichsjägerhof*, à Rominten, ne se trouve plus en Allemagne, depuis que la Prusse orientale est devenue, dans sa plus grande partie, une province polonaise. Détruit également, son site ne représente plus pour les Allemands des environs qui n'ont pas encore été déportés qu'un lieu de pèlerinage.

Parmi toutes les propriétés ayant appa au maréchal, une seule fait encore part son patrimoine. Mauterndorf n'a pas été a par confiscation, ni avec des fonds perso d'origine douteuse, mais par la voie no de l'héritage. Frau Gœring le revendiqu jourd'hui comme propriété personnelle, que sa réclamation ait été contestée p République autrichienne et par les frèr nièces de Frau von Eppenstein, qui lég domaine au maréchal.

Pendant un certain temps après la gu Frau Gœring vécut très paisiblement en conie avec sa fille et sa fidèle Cilly, l'anc bonne à tout faire de Carin, qui demeura chée à la famille dans les mauvais jours co dans les bons. La fidélité de Frau Emmy mémoire de son mari demeure inébran comme celle de sa fille. A l'école que fré tait Edda, l'enfant eut d'abord à lutter c les moqueries de ses camarades. Jamais ne s'abaissa, ni ne renia les bontés de son pour elle :

— Si vous l'aviez connu, répliquait-elle, ne le traiteriez pas de criminel !

Edda fut bientôt acceptée, non comm fille du maréchal du Reich, dont l'enfan déroula comme un conte de fée, mais co une jeune personne agréable et bien él réservée et timide dans ses manières, in gente et jolie.

Gœring n'eut pas de lieu de sépultur brûla son corps avec ceux de ses compag qui moururent pendus et l'on dispersa ses dres. Ce n'est pas à lui de réclamer la d pitié qu'invoque Montluc dans son « *Siè Sienne* » :

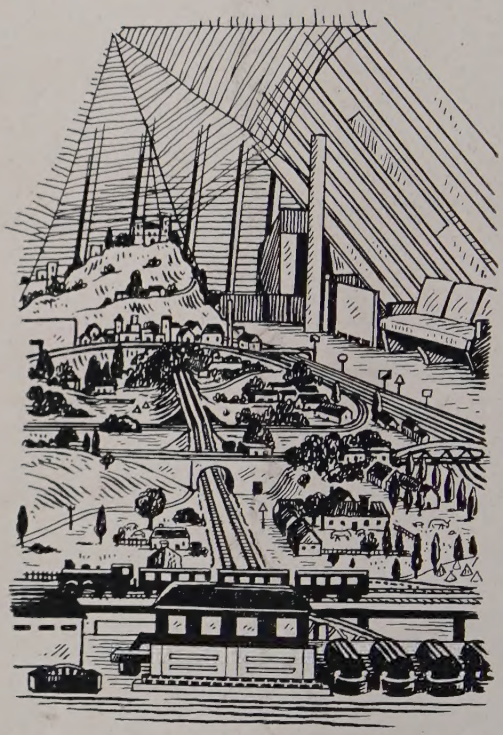
« Telles sont les lois de la guerre ; il très souvent se montrer cruel afin de l l'ennemi. Dieu doit être pitoyable envers qui faisons tout ce mal ! »

Noirs ont été vraiment les péchés co par Gœring, même ses péchés par omi Les ruines de Varsovie, de Rotterdan Londres, de Berlin et de douzaines de et bourgs de Russie et d'Europe occid demeurent comme un muet reproche à s moire. Les morts de ces cités et des cam concentration témoigneront contre lui d un tribunal plus auguste que celui deva quel il a déjà comparu. Pourtant, chose ge, à ce suprême jugement, Gœring p compter au moins sur deux avocats. Ces voix qui s'élèveront sans hésiter pour s fense seront celles des femmes qu'il ai épousa, qui le connurent le mieux connaissant, continuèrent à l'aimer.

FIN

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateu Georges O

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 3me trimestre 1952

-dessus : *l'heure de Némésis ayant sonné, Gœring s'est assis dans le box des témoins au tribunal* Nuremberg, *flanqué, à droite et à gauche de deux M.P. ;* Ci-dessous : *dans sa cellule, quelques* urs *avant le verdict, comme un vulgaire détenu de droit commun qu'il est désormais, Gœring n'a pour tout couvert qu'une cuiller.*